

# Le Château d'Aalholm

Un roman – Sept cents ans sur une île plate

Château d'Aalholm

2026

# Table des matières

|                                                        |           |
|--------------------------------------------------------|-----------|
| <b>PROLOGUE</b>                                        | <b>2</b>  |
| Les anguilles . . . . .                                | 2         |
| <b>PREMIÈRE PARTIE : LE ROI DANS LA CAVE</b>           | <b>4</b>  |
| 1. 1329 – Un royaume à vendre . . . . .                | 4         |
| 2. 1330 – La lettre du comte . . . . .                 | 5         |
| 3. 1332 – La cave . . . . .                            | 6         |
| 4. 1342–1360 – Atterdag . . . . .                      | 8         |
| 5. 1362–1366 – La table où le Nord fut partagé . . . . | 10        |
| 6. 1368 – L’homme qui parla . . . . .                  | 11        |
| 7. 1376 – Deux rois, une couronne . . . . .            | 13        |
| 8. 1377 – L’empereur assigne . . . . .                 | 15        |
| 9. 1394 – La femme la plus puissante du Nord . . . .   | 17        |
| 10. 1409–1471 – La caravane des rois . . . . .         | 18        |
| 11. 1460 – Le douaire . . . . .                        | 19        |
| 12. 1503 – Le roi Hans . . . . .                       | 22        |
| <b>DEUXIÈME PARTIE : L’ÎLE DES REINES</b>              | <b>25</b> |
| 13. 1516–1526 – La pension de veuve . . . . .          | 25        |
| 14. 1533–1534 – L’année où les paysans vinrent . . . . | 26        |
| 15. 1538–1551 – Le roi qui le reprit . . . . .         | 27        |
| 16. 1581–1585 – Le mur . . . . .                       | 28        |
| 17. 1588–1611 – La reine aux bœufs . . . . .           | 30        |
| 18. 1628–1634 – Le gouverneur qui dit non . . . . .    | 31        |
| 19. 1658 – Sur la glace . . . . .                      | 32        |

|                                                        |    |
|--------------------------------------------------------|----|
| 20. 1658–1725 – La facture . . . . .                   | 33 |
| 21. 1662 – Le bailliage qui survécut à son château . . | 36 |
| 22. 1717 – De la poudre pour les perruques . . . . .   | 38 |

### **TROISIÈME PARTIE : LA VEUVE QUI ACHETA UN CHÂTEAU**

|                                                       |           |
|-------------------------------------------------------|-----------|
| <b>CHÂTEAU</b>                                        | <b>41</b> |
| 23. 1725–1734 – Emerentia . . . . .                   | 41        |
| 24. 1746 – La chapelle . . . . .                      | 42        |
| 25. 1749–1783 – Le journal du comte . . . . .         | 44        |
| 26. 1765 – Les phoques du comte . . . . .             | 46        |
| 27. 1770 – Le code secret du comte . . . . .          | 48        |
| 28. 1791–1838 – Le comte qui mesurait les étoiles . . | 52        |
| 29. 1830 – Les antiquaires arrivent . . . . .         | 54        |
| 30. 1838 – Le comte fou . . . . .                     | 56        |
| 31. 1843 – Le roi et la reine à Nysted . . . . .      | 57        |
| 32. 1864 – Les douze du cimetière . . . . .           | 60        |
| 33. 1865 – Le comte fou à Rydhavé . . . . .           | 62        |
| 34. 1869 – Le château à la tour des étoiles . . . . . | 65        |
| 35. 1874 – Le poète dans le jardin du château . . . . | 68        |
| 36. 1875 – Le nom . . . . .                           | 70        |
| 37. 1880–1881 – La Cour suprême . . . . .             | 71        |

### **QUATRIÈME PARTIE : L'EXCELLENCE**

|                                                         |    |
|---------------------------------------------------------|----|
| 38. 1882 – Le jeune homme et le jardin . . . . .        | 73 |
| 39. 1884 – L'Anglais et les faisans . . . . .           | 75 |
| 40. 1885 – Les aigles royaux . . . . .                  | 77 |
| 41. 1885–1889 – Quand le château reçut son visage .     | 80 |
| 42. 1890 – La chasse à courre qui n'eut jamais lieu . . | 82 |
| 43. 1891–1908 – La liste des invités . . . . .          | 85 |
| 44. 1901 – La ville commence son journal . . . . .      | 87 |
| 45. 1905 – Le ministre des Affaires étrangères . . . .  | 89 |
| 46. 1905 – La Norvège obtient son roi . . . . .         | 90 |
| 47. 1908 – Le comte va chez le roi . . . . .            | 93 |

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| 48. 1909 – Le médecin qui écrivit l’histoire de la ville | 96  |
| 49. 1913 – Le roi arrive . . . . .                       | 98  |
| 50. 1915–1921 – La facture, deuxième fois . . . . .      | 99  |
| 51. 1920 – L’heure fatale des manoirs . . . . .          | 101 |
| 52. 1931 – Le jardin trouve son historien . . . . .      | 103 |
| 53. 1933 – Adieu . . . . .                               | 105 |

## **CINQUIÈME PARTIE : LE BARON AUX AUTOMOBILES 106**

|                                                                                                   |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| 54. 1940–1955 – La restauration qui n’aboutit pas . .                                             | 106 |
| 55. 1944 – Le film . . . . .                                                                      | 107 |
| 56. 1964–1972 – De l’essence dans le sang . . . . .                                               | 108 |
| 57. 1965 – L’homme qui lisait les murs . . . . .                                                  | 109 |
| 58. 1968–1989 – Un train à vapeur, un chasseur à<br>réaction et une cabine téléphonique . . . . . | 112 |
| 59. 1980 – Merete et John . . . . .                                                               | 113 |
| 60. La Riviera – Le chauffeur part devant . . . . .                                               | 114 |
| 61. 1989 – Obscur et treize degrés . . . . .                                                      | 115 |
| 62. 1990–1991 – Le tunnel et le trésor . . . . .                                                  | 116 |
| 63. 1992–1996 – Coup de marteau sur une époque . .                                                | 117 |

## **ÉPILOGUE : LA QUATRIÈME CAMPAGNE 119**

|                                                                              |     |
|------------------------------------------------------------------------------|-----|
| 64. 1995–2012 – Le milliardaire qui collectionnait les<br>châteaux . . . . . | 119 |
| 65. 2019 – Après 2019 . . . . .                                              | 120 |
| 66. Aujourd’hui – Ceux qui sont restés . . . . .                             | 121 |

## **CLÉ DES SOURCES 123**

*Ce récit s'appuie sur les 96 histoires-sources rassemblées sur aalholmslot.dk : dates, noms, lettres, livres de comptes et légendes. Les personnages ont vécu, et l'essentiel s'est produit. Mais les conversations, les pensées et le temps qu'il fait appartiennent au roman – car les archives se taisent sur ce que les gens disaient une fois la porte fermée. À la fin du livre, une clé des sources indique dans quel chapitre chacune des 96 histoires a été intégrée.*

# PROLOGUE

## Les anguilles

Avant qu'il y ait un château, il y avait les anguilles.

Elles venaient à l'automne, quand les nuits s'allongeaient et que l'eau du lagon refroidissait, et elles se glissaient depuis la Baltique par l'étroit goulet de Nysted, par milliers et par milliers, argentées et résolues, en route vers le lac d'eau douce derrière l'îlot. Les pêcheurs connaissaient leurs chemins. Ils tendaient leurs nasses dans le courant, là où l'eau salée rencontrait l'eau douce, et ils appelaient l'endroit de son vrai nom : Ålholmen. L'îlot aux anguilles.

Un jour, dans les dernières décennies du XIII<sup>e</sup> siècle, un homme se tint sur l'îlot sans regarder les anguilles. Il regardait l'eau. Il vit que l'îlot était plat comme une table, qu'on pouvait voir chaque barque qui entrait par le goulet et chaque cavalier qui descendait la route du nord. Il vit qu'il y avait de l'eau tout autour et que personne ne pouvait atteindre l'endroit sans être vu. Et il vit que l'Allemagne était juste là, derrière l'horizon bas au sud, où les comtes de Holstein calculaient ce que valait le

Danemark.

Cet homme était le roi. Nous ne savons pas avec certitude lequel – les sources disent 1256, et elles disent que l'ancien château de Refshale était tombé et qu'il fallait en élever un nouveau. Mais nous savons ce qu'il pensait, car c'est écrit dans les murs : *Ici*.

On bâtit en brique rouge de moine sur un soubassement de blocs erratiques. On bâtit un rectangle de trente mètres sur soixante-quatorze, avec des tours aux angles et des murs si épais qu'un homme pouvait s'allonger en travers d'une embrasure. On bâtit pendant des décennies, et quand ce fut fini, le Danemark avait une porte au sud qui pouvait se fermer.

Ce n'était pas la beauté. Le roi n'avait pas vu le soleil se coucher sur le lagon, ni la lumière dans les roseaux, ni les hérons dressés sur une patte dans l'eau peu profonde. Il avait vu les angles.

La beauté vint plus tard. Elle vint avec les reines, avec les jardins des comtes, avec les ours d'un fou et un baron qui aimait les automobiles plus que la terre. Mais pendant sept cents ans, tous ceux qui voulaient quelque chose de Lolland ont dû compter avec l'îlot plat dans le lagon.

Certains vinrent avec une armée. Certains en robe de mariée. Certains avec des chaînes aux chevilles.

Et les anguilles revenaient chaque automne, quel que fût le maître du château.

# PREMIÈRE PARTIE : LE ROI DANS LA CAVE

## 1. 1329 – Un royaume à vendre

Christophe II était un roi qui n'en avait jamais assez.

Pas assez d'argent, pas assez de soldats, pas assez d'amis. Il avait hérité d'un royaume déjà hypothéqué par morceaux, et il avait aggravé les choses. Quand il monta sur le trône en 1320, les grands l'avaient forcé à signer une charte si stricte qu'elle aurait fait d'un saint un rebelle. Christophe n'était pas un saint. Il la viola, clause par clause, et il paya chaque violation en terres.

En 1328, il ne restait plus de terres pour payer. Seulement les îles.

On peut l'imaginer à Ringsted, lors de l'accord par lequel Aalholm entre pour la première fois dans l'histoire écrite. Un homme lourd au visage lourd, entouré de comtes holsteinois qui parlaient danois avec l'accent allemand et calculaient plus vite qu'il ne pensait. En face de lui, son demi-frère, Jean de Plön – dit *le Doux*, par ironie ou simplement selon une échelle de

comparaison très basse.

« Lolland et Falster, dit Jean. Avec les châteaux. Avec Aalholm.

– En gage, dit Christophe. Jusqu’au remboursement du prêt.

– Naturellement », dit Jean en souriant, et tous à la table savaient que le prêt ne serait jamais remboursé, parce que Christophe n’avait jamais remboursé aucun prêt, et parce que la somme était si grande qu’un royaume qui ne s’appartenait plus ne pouvait la payer.

L’acte fut rédigé. Aalholm changea de mains sans qu’une seule épée fût tirée. Le roi rentra avec de l’argent pour une guerre qu’il avait déjà perdue.

Et le comte Jean envoya ses gens sur l’îlot plat du lagon.

## **2. 1330 – La lettre du comte**

La plus ancienne lettre que nous connaissions d’Aalholm date de 1330, et c’est une lettre sur des dons.

Le comte Jean, installé au château, écrivit aux prêtres de Lolland. Il leur donna quelque chose – terres, droits, privilèges – et signa du sceau comtal. C’est une lettre aimable. C’est la lettre d’un homme qui veut se faire aimer du clergé local, parce qu’il sait qu’il est étranger ici et que les paysans de Musse Herred n’ont pas oublié qui est leur roi légitime.

Jean n’était pas bête. Il renforça Aalholm. Il fit surélever les murs et ajouter des tours, il posta des gardes holsteinois sur le

rempart et des scribes holsteinois à la chancellerie. Il laissa les pêcheurs d'anguilles garder leurs nasses, car un homme sage ne se querelle pas avec ceux qui apportent la nourriture.

Mais il avait un problème, et ce problème s'appelait Christophe.

Le roi déposé était encore en vie. Il errait dans le royaume qui avait été le sien, mendiant couronné, et partout où il passait, l'agitation le suivait. Des paysans qui refusaient de payer l'impôt à un Holsteinois. Des nobles qui avaient mal calculé et le regrettaient. Christophe était faible, mais il était le roi, et un roi faible reste plus dangereux que pas de roi du tout.

En 1331, Christophe fit une dernière tentative. Il rassembla ce qu'il put, et il perdit. Et après la défaite, il n'y avait qu'un endroit où les Holsteinois pouvaient le mettre, où personne ne pourrait l'atteindre et où personne n'oublierait qui tenait la clé.

Ils l'envoyèrent à Aalholm.

### **3. 1332 – La cave**

Le roi logeait chez Peder Hvitfeldt.

C'était une maison de pierre au toit de roseaux à Sakskøbing, et c'était ce qui restait au roi de Danemark en 1332 : un logis chez un noble de Lolland, dans le paysage même qu'il avait engagé trois ans plus tôt. Christophe II était encore roi de nom. Il n'avait ni châteaux, ni armée, ni argent, et son demi-frère Jean gouvernait les îles depuis Aalholm avec sa propre chancellerie.

Deux hommes de petite noblesse, Henneke Breide et Johan Ellemose, y virent une affaire. Un roi devait bien valoir quelque chose. En ces temps sans loi où tout était à vendre, ils comptaient sur une belle rançon – et ils mirent le feu à la maison de Hvitfeldt.

Christophe sauta par la fenêtre. C'est là qu'on le saisit.

Puis on le conduisit à Aalholm. Par la porte du château qu'il avait lui-même fortifié et que son propre demi-frère tenait désormais pour résidence. Les sources disent que le comte Jean était au château ce jour-là. Il faut se l'imaginer : le roi de Danemark et le vrai maître du Danemark, fils de la même mère, la reine douairière Agnès de Brandebourg, face à face dans la cour. L'un couvert de suie et de cendre, les mains liées. L'autre tenant tout l'est du Danemark dans sa main.

Le cachot sous la tour nord-ouest existe encore. On descend des marches étroites, la lumière devient grise puis disparaît, et l'air devient froid d'une façon qui n'a rien à voir avec la saison. Les murs ont trois mètres d'épaisseur. On n'entend pas le lagon dehors. Nul ne sait exactement dans quelle pièce le roi fut enfermé, ni combien de temps. Il faut imaginer de la paille au sol, un bat-flanc, un seau, un peu de lumière par une fente. Pas une chambre de torture. Une pièce sûre, où un roi vaincu pouvait être gardé pendant que ses geôliers attendaient que quelqu'un paie.

Personne ne voulut payer.

C'est le point le plus cruel de toute l'histoire : les ravisseurs voulaient vendre un roi et découvrirent qu'il n'y avait pas

d'acheteur. Le comte Jean, comme le note sèchement le livre populaire de 1869, « ne faisait aucun cas de son demi-frère, mais le laissa aussitôt aller ». Pas par miséricorde. Par indifférence. Il envoya Christophe à Nykøbing – libéré, sans royaume, sans pouvoir, sans avenir.

Christophe II y mourut le 2 août 1332, brisé de chagrin, dit la chronique. Il fut enterré à Sorø. À sa mort, tout le Danemark était en gage : le Jutland et la Fionie au comte Gerhard, la Seeland, la Scanie et les îles au comte Jean. Le royaume resta huit ans sans roi. Les historiens appellent sa succession par son nom : une faillite.

Les visiteurs qui descendent aujourd'hui dans la cave remarquent un silence particulier. Certains disent que ce sont seulement les pierres. D'autres ne disent rien et remontent vite.

#### **4. 1342–1360 – Atterdag**

Il était le plus jeune fils, et il avait grandi à l'étranger, à la cour de l'empereur, où l'on apprenait à attendre.

Valdemar Christoffersen rentra au Danemark en 1340, jeune homme portant le nom de son père et rien d'autre. Le royaume était toujours en gage. Les Holsteinois siégeaient toujours à Aalholm. Mais Valdemar n'était pas son père. Il savait compter, il savait attendre, et il savait qu'un royaume ne se rachète pas d'un coup mais morceau par morceau, château par château.

En 1342, l'homme du comte Jean à Aalholm écrivit en

Holstein pour se plaindre de « la grossière présomption du roi ». La formule est savoureuse. Elle dit que le jeune Valdemar avait déjà commencé à se conduire comme si Lolland était à lui, sans demander la permission à personne.

En 1346, elle fut à lui. Non par une grande bataille, mais par un mélange d'argent, de pression et de patience auquel les Holsteinois finirent par ne plus résister. Valdemar reprit Lolland et Falster, et il entra à Aalholm, premier roi danois depuis dix-huit ans.

On peut l'imaginer dans la cour, levant les yeux vers les tours. Il les fit renforcer. Il fit réviser les murs. Et il fit une chose qu'aucun roi n'avait faite avant lui ni depuis : il fit de son propre fils Christophe le duc de Lolland.

L'enfant portait le nom du grand-père qui avait croupi dans la cave. Il tenait maintenant sa cour dans le château au-dessus. En 1360, le jeune duc accorda des privilèges à Nysted « en notre château d'Ålholm », et l'on entend le plaisir dans ces mots. *Notre château*. Pas celui du comte. Pas celui du créancier. Le nôtre.

Valdemar reçut le surnom d'Atterdag – « le jour à nouveau » – parce qu'il avait fait revenir le jour. Le duc Christophe mourut jeune, en 1363, d'une blessure reçue dans une bataille près de Helsingborg, et Valdemar perdit son fils unique. Mais Aalholm était danois. Et il le resta.

## 5. 1362–1366 – La table où le Nord fut partagé

En ces années, Aalholm n'était pas seulement un château. C'était une table de négociation.

En 1362, Valdemar Atterdag y siégea avec Albert de Mecklembourg, duc allemand aux ambitions aussi vastes que sa barbe, et les deux se partagèrent le Nord comme deux hommes qui découpent un gâteau. Qui aurait quoi en Suède, où passerait la frontière, qui épouserait qui. La grande salle d'Aalholm dut entendre en ces années plus de haute politique qu'aucune autre pièce du Danemark.

Quatre ans plus tard, en juillet 1366, Valdemar y siégea de nouveau. Cette fois, il conclut une alliance secrète avec le duc Albert – dirigée contre son propre gendre, Håkon de Norvège. L'alliance prit le nom du lieu : le traité d'Ålholm. C'est l'une des rares fois où un château danois a donné son nom à la grande politique, et cela se fit par un accord dont la propre fille du roi n'était sans doute pas censée savoir quoi que ce soit.

Les dîners de famille au Moyen Âge n'étaient pas pour les âmes sensibles.

Mais Valdemar n'était pas invincible. En 1368, les villes hanséatiques, les Holsteinois, la Suède et le Mecklembourg se soulevèrent contre lui d'un même mouvement, et le roi dut fuir le pays. Il laissa ses châteaux à leurs gouverneurs et son royaume à Dieu.

À Aalholm siégeait un homme nommé Kersten Kule.

## **6. 1368 – L’homme qui parla**

En septembre 1368, le comte Henri de Holstein débarqua à Lolland avec une armée que les navires de la Hanse avaient transportée. On l’appelait Henri de Fer, et il n’était pas venu pour négocier. Valdemar Atterdag avait fui le pays. La Hanse, les Holsteinois, la Suède et le Mecklembourg s’étaient soulevés ensemble, et les châteaux du roi tombaient comme des quilles. Henri de Fer se tenait maintenant devant Aalholm.

Au château siégeait le chevalier sire Kersten Kule. Il tenait Aalholm en gage ; ce n’était pas un héros de guerre, et il savait ce qu’il avait : trop peu d’hommes, trop peu de grain, aucun roi à qui envoyer un messenger. Il savait aussi ce qu’avait Henri de Fer : une armée qui ne pouvait camper tout l’hiver devant un château d’eau.

Alors Kule parla.

Le 8 septembre 1368, il conclut une trêve pour tout Lolland. Trois jours plus tard, le gouverneur de Ravnsborg fit de même. Les conditions étaient ingénieuses : paix jusqu’au 1er mai 1369, jour où l’on déciderait du sort des châteaux. D’ici là, chacun gardait ses biens en paix. L’armée pouvait se retirer. Personne n’aurait à mourir de faim pendant l’hiver.

Henri de Fer accepta. C’était, après tout, une reddition à date différée.

Et Kule joua la montre.

Le 1er mai 1369 vint et passa. Aalholm ne fut pas livré. Il

y avait, semblait-il, des ambiguïtés dans l'accord, des lettres à comparer, des négociations inachevées. En novembre 1369, Valdemar fit la paix avec les villes hanséatiques. En septembre 1370 encore, Kersten Kule était à Bardewick, chez le duc de Brunswick-Lunebourg, et expliquait avec le plus grand sérieux que les châteaux seraient bien sûr cédés dès que les parties seraient « pleinement d'accord et réconciliées sur toutes les négociations et lettres ».

On ne fut jamais pleinement d'accord.

Entre-temps, Valdemar gagna la guerre. Quand le roi rentra, Aalholm tenait toujours, jamais pris, avec Kersten Kule sur le rempart. Le livre populaire de 1869 conclut sèchement que Kule et son collègue de Ravensborg « avaient donc manifestement agi avec beaucoup de sagesse ». Un siècle plus tard, le grand archéologue des châteaux du Musée national parla d'un accord dilatoire magistral.

C'est l'un des plus beaux titres qu'un fonctionnaire danois ait jamais gagnés : l'homme qui se tira d'un siège en parlant. Il ne décocha pas une seule flèche. Il écrivit des lettres, tint des réunions, demanda des délais et laissa le calendrier travailler pour lui jusqu'à la fin de la guerre. Le château apprit ce jour d'automne une chose qu'il aurait à réutiliser encore et encore pendant six cents ans : on ne gagne pas toujours en se battant.

## 7. 1376 – Deux rois, une couronne

Valdemar Atterdag mourut le 24 octobre 1375, et il laissa un royaume sans fils.

Christophe, le duc de Lolland qui avait tenu sa cour à Aalholm, était mort en 1363. Restaient les filles et leurs enfants. Ingeborg, l'aînée, avait épousé le duc Henri de Mecklembourg, et leur fils s'appelait Albert. Marguerite, la cadette, avait épousé le roi Håkon de Norvège, et leur fils s'appelait Oluf. Il avait cinq ans.

Le Danemark était un royaume électif. Mais les Mecklembourgeois n'attendaient aucune élection. Quelques mois après la mort de Valdemar, le jeune Albert apparaît dans les documents comme *roi Albert de Danemark* – un titre aux grandes ambitions et sans royaume derrière lui. Et le 21 janvier 1376, la famille et ses alliés se réunirent à Grevesmühlen, en Allemagne du Nord, pour acheter l'aide qui rendrait le titre réel.

Le prix était Aalholm.

Le document repose aux archives de Schwerin, orné de vingt-sept sceaux de cire. Le « roi de Danemark » de quinze ans y déclare, avec les ducs de Mecklembourg, devoir aux comtes de Holstein 30 000 marcs d'argent fin, et donne en garantie Ålholm, Ravnsborg et tout le pays de Lolland – plus Kolding, Ribe et Sejerø. En échange, les Holsteinois devaient se battre pour la cause mecklembourgeoise.

Albert engageait un château qu'il n'avait jamais vu. Aalholm n'était pas entre ses mains. Sur le papier, il disposait d'un

royaume qu'il lui restait à conquérir.

À Aalholm siégeait le capitaine Henning Schacht, et il était de l'autre camp. Six semaines après Grevesmühlen, le 4 mars 1376, le duc Bogislav VI de Poméranie se tint dans la cour, au bord du lagon de Nysted, et s'engagea à soutenir Oluf, le roi Håkon et la reine Marguerite contre leurs ennemis « de toute sa force ». Pendant qu'on donnait le château en Allemagne du Nord, dans le château même on scellait une alliance pour le camp adverse.

Deux autres choses se produisirent le même jour. À Roskilde, l'archevêque de Lund et plusieurs grands déclarèrent leur soutien à Oluf. Et à Eger, plusieurs centaines de kilomètres au sud, l'empereur Charles IV promit d'aider les Mecklembourgeois à acquérir le royaume de Danemark. Deux camps, de part et d'autre de la Baltique, travaillaient ce 4 mars 1376 à deux rois danois différents, et Aalholm était au milieu.

Marguerite gagna la première manche avec l'arme qu'elle maniait mieux que quiconque : les hommes du royaume lui-même. Le 3 mai 1376, l'assemblée de Slagelse élut roi Oluf, cinq ans. Une flotte mecklembourgeoise entra dans le Sund en septembre et la guerre était dans l'air – mais le 21 septembre, un accord fut conclu à Copenhague. Le Mecklembourg reconnut Oluf.

On croirait Aalholm sorti de l'affaire. Il ne l'était pas.

## 8. 1377 – L’empereur assigne

Le 12 septembre 1377, l’empereur Charles IV siégeait à Tangermünde, sur l’Elbe, et fit rédiger trois lettres par sa chancellerie.

Toutes trois concernaient le Danemark. Le vieux duc Albert de Mecklembourg s’était plaint de nouveau au nom de son petit-fils : le royaume était échu par droit de succession au jeune Albert, et pourtant des capitaines danois occupaient les châteaux de la Couronne et les tenaient, selon les mots de la lettre impériale, *contra deum et iusticiam* – contre Dieu et la justice. Une lettre partit pour dix-huit capitaines du Jutland. Deux lettres presque identiques partirent pour les capitaines des îles.

L’empereur nomma les châteaux un par un, et l’homme dans chacun. Hagenskov. Nyborg. Fåborg. Kærstrup. Tranekær. Ravnsborg. Et puis :

*tu Nicolae Thome castrum Alholm* – « toi, Niels Thomsen, le château d’Ålholm ».

Aalholm avait changé de capitaine. En août 1376, c’était Henning Schacht ; un an plus tard, c’était Niels Thomsen, un écuyer qui, dix semaines plus tôt, se tenait à Nyborg parmi les hommes qui, avec le roi Oluf, la reine Marguerite et quarante-quatre chevaliers, s’engageaient à maintenir l’unité du royaume. Il était de ceux sur qui reposait le pouvoir de Marguerite.

On lui ordonnait maintenant de comparaître devant l’empereur ou son juge de cour, en Allemagne, dans les dix-huit semaines.

S'il ne comparaisait pas, l'empereur procéderait contre lui « autant que le droit le permet ». Pour qu'il ne pût invoquer la crainte du voyage, on lui accorda même un sauf-conduit impérial aller et retour. C'était la routine de la chancellerie impériale, et c'est justement la routine qui révèle comment Charles IV voyait l'affaire : comme un procès tout à fait ordinaire devant sa cour, avec les châtelains du Danemark pour défenseurs.

On peut imaginer Niels Thomsen recevant la lettre. Un parchemin au sceau de l'empereur, apporté par un héraut. L'ordre de se rendre en pays ennemi et de répondre devant l'homme le plus puissant d'Europe du crime de tenir un château danois pour le roi de Danemark.

Il n'y a aucune trace de son départ.

Il y a en revanche une trace du contraire. Le 27 janvier 1378 – quelques semaines après l'expiration des dix-huit semaines – Niels Thomsen se présenta au tribunal de Lolland. On lui y transféra un manoir à Hessel avec des terres dans la paroisse de Radsted. Dans l'acte, il est appelé « capitaine d'Aalholm et juge provincial de Lolland ».

Il n'alla pas en Allemagne. Il acheta de la terre à Lolland.

Et il resta. En octobre 1382, il est encore mentionné comme capitaine d'Aalholm. L'empereur mourut à Prague en novembre 1378, le vieux duc Albert en février 1379, et l'affaire s'enlisa. Les trois lettres impériales reposent aujourd'hui encore à Schwerin – dans les archives du plaignant, intactes. Une assignation impériale devait être signifiée par celui qui l'avait

obtenue. Que les lettres n'aient jamais quitté le coffre du duc dit tout de la distance parcourue par l'affaire.

Pendant un instant, en septembre 1377, le capitaine d'Aalholm siégeait comme l'homme du roi danois pendant que le plus puissant souverain d'Europe déclarait qu'il n'avait aucun droit d'y siéger. Il y resta quand même.

## **9. 1394 – La femme la plus puissante du Nord**

Elle avait dix ans quand on la maria, et dix-sept quand elle devint reine de Norvège. Elle avait trente-sept ans quand elle gouvernait de fait trois royaumes, et aucun homme du Nord n'osait la contredire.

Marguerite, fille de Valdemar.

En 1394, elle s'installa à Aalholm. Non pour se reposer – Marguerite ne se reposait jamais – mais pour négocier. Les villes hanséatiques, ces riches cités marchandes allemandes qui avaient humilié son père, envoyèrent leurs émissaires à Lolland, et la reine les reçut dans le château où son grand-père avait croupi dans la cave.

On la voit dans la grande salle : une femme en noir, car elle porta le deuil des années durant, avec un visage qui ne livrait rien et des yeux qui voyaient tout. Les Hanséates vinrent avec des exigences. Elle écouta. Ils vinrent avec des menaces. Elle écouta. Ils vinrent avec des offres. Alors elle commença à parler, et quand elle eut fini, ils lui avaient donné plus qu'ils n'étaient

venus prendre.

C'est ici que le château prit sa forme médiévale définitive. L'aile sud fut achevée pendant que la reine y vivait, et l'aile qui porte encore son nom – l'aile Marguerite – témoigne de ces années. Elle s'asseyait à la fenêtre sur le lagon et dictait des lettres pour Stockholm, pour Oslo, pour Rome. Pendant ces mois, Aalholm fut la capitale du Nord.

Les émissaires de la Hanse rentrèrent avec des accords qu'ils n'avaient pas voulus et un respect qu'ils n'avaient pas prévu. L'un d'eux aurait dit qu'il était plus facile de négocier avec trois rois qu'avec une Marguerite.

Elle mourut en 1412 à bord d'un navire dans le fjord de Flensburg. Aalholm passa aux rois qu'elle avait rendus possibles.

## **10. 1409–1471 – La caravane des rois**

Après Marguerite, ils vinrent à la file, comme si Aalholm était un relais sur la route du pouvoir.

Éric de Poméranie, son fils adoptif, fut le roi qui affranchit Nysted en 1409. La ville s'était tenue sous le château comme une servante sous ses maîtres ; elle reçut alors une charte et le droit de commercer pour son compte. Nysted remercia le roi et ne l'oublia jamais. En 1438, alors qu'Éric s'en allait de son royaume vers sa carrière de pirate à Gotland, il donna Aalholm au duc Barnim de Poméranie – cadeau d'adieu d'un roi qui ne possédait plus rien à

donner.

Puis vint Christophe de Bavière, et il vint avec une fiancée.

Elle s'appelait Dorothée de Brandebourg, et elle avait quinze ans quand elle rencontra son roi à Aalholm en 1445. On peut l'imaginer : une fille de prince allemand, envoyée vers le nord avec des coffres de trousseau et une suite de dames qui lui avaient dit à quoi s'attendre. Elle vit le château surgir du lagon, rouge et lourd, et elle vit l'homme qui devait être le sien.

Christophe mourut trois ans plus tard. Dorothée avait dix-huit ans et était veuve.

Elle se remaria – avec le roi suivant, Christian Ier, qui gouverna depuis Aalholm en 1454 et ne géra pas mieux ses finances que ses prédécesseurs. En 1471, Dorothée lui prêta de l'argent et prit Aalholm en gage. La reine, banquière du roi. La jeune fille arrivée au château en fiancée de quinze ans en était maintenant propriétaire.

C'était le début de quelque chose qui allait durer deux cents ans : Aalholm, île des reines.

## **11. 1460 – Le douaire**

Le mot est vieux et lourd : *livgeding*, le douaire. C'était la pension de veuve du Moyen Âge et de la Renaissance, à l'échelle royale – domaines, fiefs et châteaux attribués à la reine pour son entretien sa vie durant. Lolland-Falster s'y prêtait à merveille : riches terres agricoles, domaines de la Couronne

d'un seul tenant, distance commode de Copenhague. Les îles devinrent la province des reines par excellence, et Aalholm allait avec.

Pour le château du lagon, cela signifiait quelque chose d'étrange. Pendant de longues périodes, le gouverneur n'était pas nommé par le roi à Copenhague, mais par une reine douairière au château de Nykøbing. Le château avait littéralement une reine pour patronne.

La lignée commence avec Dorothée, la redoutable veuve de Christian Ier, qui détint un gage sur les domaines royaux de Lolland jusqu'à sa mort en 1495. La reine Christine, épouse du roi Hans, connaissait aussi le chemin et visita Aalholm à deux reprises. Élisabeth, épouse de Christian II, fut la première à recevoir formellement Lolland en douaire – une promesse que l'histoire réduisit à rien, car le couple royal tomba, s'enfuit, et Élisabeth mourut en exil sans avoir jamais vu ses terres de Lolland. Le précédent était pourtant créé.

Sophie de Poméranie, épouse de Frédéric Ier, se vit promettre Nykøbing, Aalholm et Ravnsborg lors de son couronnement en 1525. Mais deux conseillers d'État qui avaient scellé la promesse faite à Élisabeth se sentirent liés par l'ancienne parole et refusèrent leur consentement. Et quand Sophie dut prendre possession en 1533, la Querelle du Comte s'interposa : Aalholm devint « pour un temps une balle entre les différents pouvoirs » – racheté, surpris, inféodé, repris – avant que la reine douairière n'obtienne enfin son douaire. De l'un de ses sous-baillis, Erik

Rosenkrantz, survit une lettre de 1551 sur les plaintes du roi concernant la vétusté du château et l'ordre de le réparer – avec l'ajout découragé du sous-bailli, qui « ne peut obtenir d'argile à briques sur ses terres ». Neuf ans plus tard, on en était à préparer le four. L'Aalholm des reines était aussi l'Aalholm des réparations remises.

Et puis il y eut l'autre Sophie, la veuve de Frédéric II. Elle navigua jusqu'à Hven et rendit visite à Tycho Brahe à Uraniborg ; elle s'intéressait à l'astronomie et à la médecine, et elle gérait son douaire comme une entreprise. Nous la rencontrerons bientôt.

Après elle, ce fut le déclin. Le château de Nykøbing devint le siège du douaire, et Aalholm glissa à l'arrière-plan, réduit à une résidence de gouverneur où gouverneur succédait à gouverneur. Une inspection de 1642 ne trouva dans la chambre du roi que deux lits à baldaquin et « quelques planches et bancs à peine utilisables » derrière une tenture vieille, usée et mangée des vers. La chambre de la reine n'était pas mieux.

Les dernières reines furent des propriétaires lointaines : Sophie-Amélie de 1670 à 1685, Charlotte-Amélie de 1699 à 1714. À la mort de Charlotte-Amélie en 1714, Aalholm revint à la Couronne pour la dernière fois. Onze ans plus tard, le temps des rois était fini aussi.

Vue dans son ensemble, l'époque révèle quelque chose d'inhabituel. Marguerite négocia ici en 1394. Les reines douairières possédèrent le château pendant des siècles. Et quand le temps du douaire fut passé, l'acheteuse de 1725 fut encore une

veuve redoutable. Pendant plus de 250 ans, ce fut plus souvent une femme qu'un homme qui, en fin de compte, commandait sur l'îlot du lagon.

## **12. 1503 – Le roi Hans**

La preuve tient en quelques lignes, mais elle est solide. Le 4 octobre 1503, le roi Hans écrivit une lettre à l'archevêque Birger Gunnersen de Lund, et il la termina en latin : *Ex castro nostro Aleholm*. De notre château d'Aalholm.

La lettre existe encore, original sur papier avec les restes du sceau royal, aux Archives nationales de Suède. Nous n'avons donc pas une tradition selon laquelle le roi Hans aurait un jour visité Aalholm. Nous avons un document royal, écrit pendant qu'il était ici.

Et il n'était pas en visite. Il gouvernait.

La première partie de la lettre concerne des terres. L'archevêque avait écrit à propos d'un domaine, et le roi ne voulait pas trancher par écrit – il faudrait attendre « que Dieu veuille que nous nous parlions ». Puis la lettre change de sujet : l'interdiction que le roi avait édictée d'exporter « grain et denrées comestibles » hors du royaume était désormais levée. D'Aalholm sortit ce jour-là une modification de la politique d'exportation alimentaire du royaume, avec lettre ouverte jointe en preuve.

Il faut imaginer ce que cela signifiait. Le roi ne voyageait pas

seul. Avec lui venaient courtisans, serviteurs, gardes, chevaux – et la chancellerie. Le pouvoir royal de 1503 était itinérant, et quand le roi allait de Copenhague à Nykøbing ou à Aalholm, l'appareil de gouvernement le suivait. Des scribes rédigeaient, des sceaux étaient apposés, des messagers portaient. Le 4 octobre 1503, une partie de l'administration centrale du Danemark se trouvait sur un îlot du lagon de Nysted.

Mais 1503 n'était pas une année normale, et c'est ce qui rend la date mordante.

Six ans plus tôt, Hans avait obtenu ce que son père n'avait jamais vraiment réussi : il avait été couronné roi de Suède, et les trois royaumes de l'Union de Kalmar étaient de nouveau réunis sous une couronne. Puis vinrent la défaite du Dithmarse en 1500, la révolte suédoise de 1501, et Sten Sture prit le pouvoir comme régent. Quand Hans quitta Stockholm pour chercher des renforts, il laissa la reine Christine au château, chargée de sa défense. Les Suédois l'assiégèrent, la faim et la maladie décimèrent la garnison, et en mai 1502 la reine dut se rendre. La flotte de secours du roi arriva quelques jours trop tard. Christine fut dès lors prisonnière des Suédois.

Elle ne fut libérée qu'à l'automne 1503 – à peu près au moment où son mari, à Aalholm, écrivait des lettres.

Et pourtant il ouvre sa lettre par son titre complet : *Johannes, par la grâce de Dieu roi de Danemark, de Suède et de Norvège*. L'archevêque est qualifié de *primat de Suède*. Sur une petite feuille de papier d'Aalholm se rencontre tout l'univers politique

de l'Union : un roi qui se disait encore roi de Suède, un archevêque qui portait encore le titre de Suède, et une Suède où le pouvoir réel était entre les mains de Sten Sture.

Christian Ier, père de Hans, est attesté à Aalholm en 1454. Christian II, fils de Hans, en 1516 et 1519 – quelques mois avant la campagne qui fit de lui roi de Suède, pour peu de temps, jusqu'au bain de sang de Stockholm. Trois générations d'Oldenbourg, père, fils et petit-fils, utilisèrent l'îlot plat comme résidence royale. Quand Hans écrivit « notre château d'Aalholm », il le pensait littéralement.

# DEUXIÈME PARTIE :

## L'ÎLE DES REINES

### **13. 1516–1526 – La pension de veuve**

En 1525, la loi le fixa : les reines de Danemark recevraient Aalholm, Ravnsborg et Nykøbing en pension de veuve.

Cela ressemble à un don d'honneur, et c'en était un. Mais c'était avant tout une entreprise. Les domaines royaux de Lolland et Falster comptaient parmi les meilleures terres agricoles du Danemark – plates, grasses, sans gel l'hiver, avec des bois pour le chauffage et des rivages pour la pêche. Une reine douairière à qui on les confiait ne recevait pas une pension. Elle recevait une compagnie.

Et les reines n'étaient pas des poupées.

Frédéric Ier gouverna depuis le château en 1526. Christian II y avait gouverné en 1516, avant de perdre le royaume et de finir prisonnier à Sønderborg – encore un roi qui apprit qu'un château danois peut servir à deux choses. Mais ce furent les femmes qui s'installèrent à Aalholm et y restèrent.

Nul ne prit la tâche plus au sérieux que Sophie.

## **14. 1533–1534 – L’année où les paysans vinrent**

Tous les hôtes ne vinrent pas sur invitation.

En 1533, Frédéric Ier mourut, et le Danemark se retrouva sans roi. Le conseil du royaume ne parvenait pas à s’accorder sur qui aurait la couronne – le duc luthérien Christian ou un candidat catholique – et pendant que les seigneurs se disputaient à Copenhague, la campagne bouillonnait. Les paysans en avaient assez. Assez des impôts, assez des baillis, assez des seigneurs qui prenaient et prenaient sans jamais donner.

À Lolland, cela bouillonnait plus qu’ailleurs.

Le bailli d’Aalholm – l’homme du roi, le collecteur d’impôts, celui qui avait les clés et les registres – sortit à cheval un jour de 1533 et ne revint pas. Les paysans le tuèrent. Nous ne savons ni où, ni comment, ni qui frappa le premier. Nous savons que l’homme qui incarnait tout ce que les paysans haïssaient gisait mort dans la terre de Lolland, et que personne au château n’osa sortir le chercher.

L’année suivante, les autres vinrent.

On appelle la guerre civile la Querelle du Comte, parce que le comte holsteinois Christophe d’Oldenbourg se fit engager pour remettre sur le trône Christian II emprisonné – et parce que les bourgeois et les paysans étaient derrière lui. En 1534, Nysted se souleva. La ville qu’Éric de Poméranie avait affranchie en 1409

marcha contre le château qui la dominait depuis trois cents ans.

On peut l’imaginer : un matin d’été, la brume sur le lagon, puis le bruit de nombreux pas sur la digue. Des bourgeois avec des haches et des paysans avec des fourches, des pêcheurs avec des gaffes, des garçons avec des pierres. Pas une armée. Une ville. Les gardes sur le rempart qui les voient venir et savent qu’il n’y a pas assez d’hommes, pas assez de flèches, pas assez de temps.

Aalholm tomba. Le château médiéval construit pour que personne n’y entre fut pris par ses propres voisins.

## **15. 1538–1551 – Le roi qui le reprit**

Cela ne dura pas.

Christian III – le duc luthérien qui finit par gagner la guerre civile – reprit Aalholm. Pas tout de suite ; des années passèrent, et la querelle ne s’acheva qu’en 1536 avec la chute de Copenhague et l’introduction de la Réforme. Mais en 1551, le roi était au château, et il était venu chasser.

Cela dit quelque chose de la vitesse de l’oubli. Quinze ans après que la ville eut pris le château d’assaut, le roi partit chasser dans la forêt de Roden avec ses veneurs et tira des cerfs comme si de rien n’était. Les paysans étaient de retour dans leurs fermes. Les bourgeois dans leurs échoppes. Le bailli était un nouvel homme qui ne parlait pas de son prédécesseur.

Mais il fallut deux siècles pour que quelqu’un au château oublie ce qu’on pouvait entendre venir de la ville quand le vent

portait. Et en 1538, le couvent des Frères mineurs de Nysted ferma – le dernier couvent franciscain du Danemark, celui qui avait résisté le plus longtemps à la nouvelle foi. Les frères franchirent la porte une dernière fois, et Nysted fut protestante, comme le roi.

La Réforme arriva à Lolland comme tout le reste : par la digue, le long du château, jusque dans la ville.

## **16. 1581–1585 – Le mur**

Mais avant de devenir veuve, elle vint en reine, et elle vint dans un château neuf.

Dans les années 1580, Aalholm avait été modernisé. Derrière le mur est, une vraie aile avait été élevée, les deux tours nord surélevées, et les maçons avaient employé l'appareil croisé – la nouvelle technique du XVI<sup>e</sup> siècle. Le roi Frédéric II voulut voir le résultat de ses propres yeux, et en 1585 il vint avec la reine Sophie et tout le conseil du royaume.

Ce fut une fête. On la voit : les feux dans la cour, les rôtis à la broche, la bière en tonneaux, les épouses des conseillers en soie et en fourrure, les veneurs du roi avec des chiens qui ne tenaient pas en place. Frédéric était un roi qui aimait manger, boire et chasser, et il était dans son élément.

Et à un moment de la visite – peut-être un soir, quand le vin avait délié l'ambiance – le roi décida qu'il fallait s'en souvenir. Il fit venir un peintre. Sur le mur de la salle est de l'aile nord, on

inscrirait le nom de chacun.

En haut, celui du roi. *Frédéric II* avec sa devise. Puis celui de la reine. Puis les conseillers du royaume, un par un, avec écus et devises, les hommes les plus puissants du royaume en rang.

Et tout en bas – sous tous ces beaux noms, sous toutes ces sentences latines sur l’honneur et la fidélité – figure *Christoffer Koryot*, accompagné d’un bonnet de fou et d’une chope.

Le bouffon de Frédéric II.

On peut imaginer la scène. Le peintre, pinceau en main, demande s’il a terminé. Les conseillers hochent la tête. Alors une voix s’élève du fond de la salle, une voix avec un peu trop de bière : « Et moi ? Je n’y suis pas ? » Un instant de silence. Les conseillers regardent le roi. Le roi rit – il riait facilement, Frédéric – et dit : « Mettez-le. Mettez-le en bas. Et donnez-lui une chope. »

Ainsi Koryot fut sur le mur. Avec le roi et les puissants, pour toujours, avec son bonnet et sa chope. C’est peut-être la peinture murale la plus danoise qui soit : le pouvoir, l’honneur, les ordres – et puis un homme dont le métier était de les faire tous rire, et que personne n’osa ensuite effacer.

Le mur fut badigeonné au cours des siècles suivants. On le retrouva en 1889. Koryot avait attendu trois cents ans pour avoir le dernier mot.

## 17. 1588–1611 – La reine aux bœufs

Frédéric mourut en 1588. Sophie était veuve à trente et un ans, avec sept enfants et un royaume qu'elle n'avait pas le droit de gouverner.

Alors elle gouverna Lolland.

La reine douairière s'installa à Nykøbing et fit d'Aalholm le centre d'un empire agricole sans égal au Danemark. Elle tenait les comptes. Ses copies de lettres – la transcription de chaque ordre qu'elle envoyait – sont conservées, et elles montrent une femme qui savait exactement combien de vaches se trouvaient dans quelle étable, ce que coûtait un tonneau de seigle à Lübeck, et quel intendant trichait.

Elle était, selon les mots de ses contemporains, *la plus grande éleveuse de bœufs du pays*. Des bœufs – taureaux castrés, engraisés sur les prés de Lolland et conduits en grands troupeaux vers les marchés du Holstein et de Hollande. C'était l'exportation de pétrole du XVIIe siècle, et la reine douairière possédait les pompes.

En 1611, elle fit construire à Aalholm une nouvelle étable de trente-deux travées, et elle le justifia dans une lettre par des mots qui méritent d'être retenus : son élevage « par la bénédiction de Dieu s'est multiplié d'année en année, c'est pourquoi le Tout-Puissant doit justement recevoir louange et remerciement ».

Une reine qui remercie Dieu pour ses vaches. Il y a là quelque chose de fondamentalement lollandais.

Elle devint si riche qu'elle prêta de l'argent à son propre fils, le roi Christian IV, qui bâtit des châteaux et fit des guerres avec l'argent des bœufs de sa mère. À sa mort en 1631, elle était l'une des femmes les plus riches d'Europe.

Elle avait sa propre île dans le lagon, où elle pouvait s'asseoir loin des intendants et des fils. On l'appelle encore l'île de la Reine douairière.

## **18. 1628–1634 – Le gouverneur qui dit non**

Il y avait des prisonniers à Aalholm en 1628, et ils n'étaient pas danois.

Christian IV s'était jeté dans la guerre de Trente Ans, la grande boucherie européenne pour la foi et le pouvoir, et il avait perdu. Mais il avait fait des prisonniers, et il fallait les mettre quelque part. Aalholm, avec ses murs épais et son cachot, s'imposait. Soldats impériaux, mercenaires allemands, officiers catholiques siégeaient dans les tours et regardaient un lagon qui ne leur disait rien, pendant que leur roi – Christian – négociait les rançons.

Six ans plus tard, en 1634, une affaire d'un autre genre arriva sur le bureau du gouverneur.

Une femme du fief avait été condamnée comme sorcière. La sentence était le bûcher. Ce n'était pas inhabituel ; dans toute l'Europe les bûchers brûlaient en ces années, et le Danemark ne valait pas mieux que le reste. Il y avait des témoins, il y avait des

aveux – arrachés, comme on arrachait les aveux – et il y avait un verdict.

Le gouverneur refusa d’allumer le feu.

Nous ne savons pas son nom avec certitude, ni ce que cela lui coûta. Nous ne savons pas s’il était un esprit éclairé qui ne croyait pas aux sorcières, ou un homme pieux qui ne croyait pas au bûcher, ou simplement un homme pratique qui connaissait la femme et savait qu’elle était autant sorcière qu’il était pape. Nous savons qu’il lut la sentence, regarda la femme, et décida qu’il ne le ferait pas.

C’est l’une des histoires de héros discrets que garde Aalholm. Pas de canons, pas de siège. Juste un fonctionnaire sur une île plate qui, un jour de 1634, dit non.

## **19. 1658 – Sur la glace**

L’hiver 1658, la Baltique gela. Personne n’avait compté là-dessus.

Charles X Gustave de Suède était de ces rois qui n’attendent pas le printemps. Il était avec son armée dans le Jutland, et entre lui et Copenhague s’étendaient le Petit Belt, la Fionie, le Grand Belt et la Seeland – de l’eau, de l’eau et encore de l’eau. Le Danemark avait toujours été en sûreté derrière ses détroits. Aucune armée ne les avait jamais franchis.

Puis vint le gel. Jour après jour, semaine après semaine, jusqu’à ce que la glace du Petit Belt porte un cavalier, puis un

canon, puis une armée. Le 30 janvier, les Suédois passèrent en Fionie. Le 5 février, ils continuèrent – non par le Grand Belt, trop large, mais par le sud : de Langeland à Lolland, sur la glace, dans le noir, les chevaux en longues files et les canons sur des traîneaux.

C'était de la folie. La glace craquait sous eux, et quelque part un escadron passa au travers et disparut. Mais ils passèrent.

À Aalholm, le gouverneur apprit la nouvelle. Les Suédois étaient à Lolland. Il n'y avait pas d'armée danoise sur l'île. Il n'y avait pas de flotte dans le lagon. Il y avait un château qui n'était plus une forteresse depuis cent ans, et quatre vieux canons que les sources mentionnent en 1642.

Le gouverneur partit à cheval vers Nakskov pour donner l'alerte.

On le voit : un homme en manteau d'hiver sur une route gelée, de la neige dans la barbe et l'ennemi dans le dos, chevauchant vers l'ouest pour rassembler ce qui pouvait l'être. C'était la bonne chose à faire. C'était aussi la seule qu'il pouvait faire.

Les Suédois arrivèrent entre-temps à Aalholm.

## **20. 1658–1725 – La facture**

Ils prirent ce qui pouvait être pris.

Le plomb des toits des tours – fondu en balles. L'ardoise – simplement parce qu'ils le pouvaient. Des milliers de tuiles. Ils brisèrent toutes les fenêtres, chaque carreau, non par nécessité

mais par cette joie qu'éprouve une armée victorieuse dans la maison de l'ennemi. Ils prirent les meubles, ils prirent le grain, ils prirent les chevaux à l'écurie. Puis ils continuèrent vers la Seeland, par le Guldborgsund et le Storstrøm, jusqu'à Copenhague, où le 26 février le Danemark signa la paix de Roskilde et céda un tiers de son royaume.

Une femme du château ne l'entendit pas ainsi. Le secrétaire du château, Iver Nielsen, « passait pour un homme riche », et un détachement suédois força l'entrée pour lui faire livrer son argent. Sa femme, Johanne Lerche, fille de pasteur de Nysted, survint avec un tisonnier rougi au feu et défendit son mari si vaillamment que l'ennemi dut prendre la fuite. Entre-temps, on avait prévenu la ville, et à la porte les Suédois tombèrent sur une troupe de bourgeois armés ; deux d'entre eux furent abattus. L'épouse du secrétaire qui mit en fuite les soldats de Charles Gustave avec un ustensile de cuisine : la guerre suédoise d'Aalholm a son héroïne. Elle et son mari sont toujours accrochés dans l'église de Nysted, peints avec leurs huit enfants.

Quand les Suédois furent partis, un fonctionnaire fit le tour d'Aalholm et compta.

Son rapport est conservé, et il est sobre d'une façon plus effrayante que toute lamentation : pour une « restauration seulement à peu près convenable », il fallait 15 000 tuiles, 30 000 briques et 4 000 carreaux de sol. Pas une fenêtre n'était intacte. Les tours étaient ouvertes au ciel.

C'était la fin d'Aalholm comme forteresse.

Non que les murs fussent tombés – ils tenaient toujours, épais d'un mètre, comme depuis trois cents ans. Mais parce que le temps des châteaux forts était passé. On ne défendait plus un royaume avec des blocs erratiques et de la brique de moine ; on le défendait avec des flottes, des fortifications de terre et des canons capables de tirer d'une rive à l'autre d'un détroit. Aalholm était devenu un bureau administratif avec des trous dans le toit.

En 1660, Frédéric III instaura l'absolutisme, et les fiefs devinrent des bailliages. Le fief d'Aalholm devint le bailliage d'Aalholm. Le gouverneur devint préfet. Et le château qui avait vu des rois enchaînés et des reines à la table des négociations resta là et se délabra.

Les sources ont un mot pour ces années : *Brøstfældigheden* – la Vétusté. L'inspection de 1671 décrit des fissures dans les murs, des poutres pourries, des toits qui ne retenaient pas la pluie. Elle mentionne aussi, malicieusement, une cinquième tour qui ne figure sur aucun dessin – une énigme que les archéologues du bâti ruminent encore.

La dernière reine douairière, Charlotte-Amélie, mourut en 1714. Alors le temps des reines fut fini. Frédéric IV tenta de faire d'Aalholm un district de cavalerie, dont le domaine entretiendrait les dragons du roi. En 1725, il y renonça.

Il mit le château en vente.

## 21. 1662 – Le bailliage qui survécut à son château

Quelque part dans les années 1790, un scribe de la Chambre des finances à Copenhague tenait un registre des droits de succession. Il écrivit l'en-tête sans y penser : *District de la recette d'Aalholm*. Le château qui avait donné son nom au district était alors en mains privées depuis plus de soixante-dix ans.

Quand le roi vendit Aalholm en 1725, il ne vendit pas le nom.

L'histoire commence avec l'absolutisme. Après 1660, Frédéric III abolit l'ancien système des fiefs, où des gouverneurs nobles administraient les châteaux de la Couronne au nom du roi, et instaura des bailliages. En 1662, le fief du château d'Aalholm devint le bailliage d'Aalholm – les cantons de Fuglse et de Musse, le sud-est de Lolland avec Nysted, la région de Maribo et Sakskøbing – et avec le bailliage vint une nouvelle sorte de fonctionnaires : un préfet représentant le roi, et un receveur qui levait l'impôt depuis son bureau, la recette.

Il y a ici une distinction facile à manquer. Un bailliage n'était pas un domaine. Le domaine était la propriété du roi : le château, la ferme, les tenures paysannes, les forêts. Le bailliage était la circonscription du roi : tous ceux qui vivaient à l'intérieur de ses limites relevaient du préfet et payaient à la recette – y compris les paysans des manoirs nobles, les bourgeois de Nysted, les pasteurs et les sacristains. Le roi était à la fois propriétaire et souverain, et les deux rôles avaient chacun leur administration.

En 1725, il vendit l'un des deux. Les papiers de la Chambre

des finances parlent de « la vente du domaine de cavalerie et autres biens fonciers dans le bailliage d'Aalholm ». Le domaine était dans le bailliage. Le bailliage n'était pas à vendre. Les paysans d'Aalholm eurent un nouveau seigneur à qui payer rente et corvée, mais leurs impôts à l'État allaient toujours à la recette d'Aalholm, leurs affaires au préfet du bailliage d'Aalholm, et sur les étagères de la Chambre des finances leurs dossiers portaient toujours le nom d'Aalholm.

Cela continua ainsi. Quand vinrent les réformes agraires des années 1770, et que les parcelles éparses des villages durent être regroupées en lots d'un seul tenant, le remembrement fut administré par les bailliages. Le Bureau des affaires rurales de la Chambre des finances détient quatre liasses de « Dossiers du bailliage d'Aalholm 1773–81 ». Le propriétaire était le comte. L'autorité était le bailliage d'Aalholm – un nom prêté par le château 110 ans plus tôt.

Ce n'est qu'en 1803 que le bailliage d'Aalholm, celui de l'abbaye de Halsted et celui de Nykøbing furent réunis en un seul pour tout Lolland-Falster : le bailliage de Maribo. Le bailliage d'Aalholm avait existé 141 ans – soixante-trois comme cadre du domaine du roi, soixante-dix-huit comme cadre du domaine d'un autre.

Après 1803, une seule chose s'appelait encore Aalholm : le château. Comme si le nom avait été plus fort que les pierres.

## 22. 1717 – De la poudre pour les perruques

Il s'appelait Povl Boldich, et il était passeur et greffier du tribunal à Nysted. Ce ne sont pas des titres qu'on associe à l'industrie. Mais le 8 février 1717, il obtint le privilège royal de vendre de l'amidon et de la poudre à Lolland, Falster et Møn. Trois îles, un privilège de vente. En pratique, un monopole.

Il installa sa fabrique sur les terres entre la ville et le château.

Pour un œil moderne, cela ressemble à une note de bas de page. Ce n'en était pas une. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, personne de quelque importance ne sortait avec ses propres cheveux. Tout homme et toute femme ayant des ambitions sociales poudrait perruque ou chevelure, chaque matin, et la poudre était pour l'essentiel de l'amidon de blé finement moulu, parfois parfumé et teinté. On en consommait des quantités énormes. L'Angleterre instaura en 1795 une véritable taxe sur la poudre, tant l'usage immobilisait de grain. Et l'amidon avait un marché plus large : empesage du linge et des cols, apprêt des textiles, colle.

La matière première était le blé, et Lolland en regorgeait. Du grain en abondance, une ville portuaire avec des liaisons maritimes, et un privilège qui garantissait les débouchés. C'était exactement le genre d'entreprise que la politique mercantiliste de l'époque voulait encourager : production nationale au lieu d'importations, récompensée par l'exclusivité.

Quand les autorités recensèrent en 1735 les manufactures du royaume, le bailli de Nysted déclara une fabrique d'amidon

et de poudre en état de marche – et nota qu’elle se trouvait hors de la juridiction de la ville. C’était voulu. La fabrique se trouvait à la campagne, entre bourg et domaine, hors de portée des corporations et du tribunal municipal. Et elle comptait parmi les très rares vraies manufactures de toute la province. Il y avait de l’industrie à Lolland avant qu’il y en ait beaucoup nulle part au Danemark hors de Copenhague.

La fabrique changea de mains, et le privilège suivit. Boldich vendit en 1729 au conseiller Hofmann, qui la céda en 1734 à son neveu Dresler, lequel obtint en 1752 du roi que l’exclusivité suive désormais la fabrique en cas de vente – un détail juridique qui dit ce qu’elle valait. À la vente aux enchères de 1765, elle fut décrite comme la plus complète et la mieux aménagée de son genre au Danemark, avec une capacité de 1 500 tonneaux de blé par an. L’évêque Pontoppidan la qualifia dans l’Atlas danois de l’une des plus anciennes du pays, qui avait montré la voie à plusieurs autres.

L’histoire a un détour. Plusieurs ouvrages reconnus – le *Trap Danmark* et les *usuels* qui s’en inspirent – attribuent la fondation au comte Otto Ludvig Raben. Mais la chronologie ne colle pas : la fabrique fonctionnait en 1717, la famille Raben acheta Aalholm en 1725, et Otto Ludvig devint comte en 1750. Des auteurs plus tardifs ont attribué au comte une installation qui existait déjà, et l’erreur s’est répétée de bonne foi pendant un siècle et demi. C’est le passeur qui vit l’affaire le premier.

Ainsi, quand Emerentia von Levetzau acheta Aalholm

en 1725, elle n'acheta pas seulement un château délabré et beaucoup de terres. Elle devint voisine de l'une des rares vraies installations industrielles hors de la capitale – une fabrique qui moulait le blé de Lolland en poudre pour les perruques de la cour de Copenhague.

La mode de la poudre s'effondra vers 1800, quand la perruque passa de mode et que la Révolution rendit inconvenant de se mettre du pain sur la tête. Ce qu'il advint de la fabrique entre Nysted et Aalholm, nul ne le sait.

# TROISIÈME PARTIE : LA VEUVE QUI ACHETA UN CHÂTEAU

## 23. 1725–1734 – Emerentia

Une femme arriva à Lolland en 1725, et elle apportait de l'argent.

Emerentia von Levetzau était la veuve de Johan Otto Raben, et elle était de ces veuves dont les hommes du XVIIIe siècle ne savaient que faire. Elle n'avait aucune intention de se retirer dans un douaire pour broder. Elle avait l'intention d'acheter.

Le roi voulait vendre Aalholm et Bremersvold. Emerentia offrit 94 929 rigsdaler – une somme si grande qu'il faut la dire lentement – et elle l'emporta. Après quatre ou cinq siècles comme domaine de la Couronne, comme siège de rois et de reines, comme cachot et table de négociation, la porte sud du Danemark était désormais une propriété privée. Et la propriétaire était une femme.

On peut l'imaginer le premier jour : une grande femme en noir,

au visage qui avait vu plus qu'il ne montrait, traversant les pièces de la Vétusté. La pluie gouttait à travers le toit de la grande salle. Les fenêtres étaient rafistolées avec des planches. Les rats avaient pris la cave. L'intendant marchait derrière elle en s'excusant, et elle n'écoutait pas, car elle ne regardait pas ce qui était. Elle regardait ce qui allait être.

Elle se mit à acheter des terres. Elle avait Bremersvold. Bramsløkke suivit. Ferme après ferme, paroisse après paroisse, jusqu'à ce qu'en 1734 elle détienne 1 221 tonneaux de hartkorn – assez pour une baronnie, mais un peu moins de la moitié de ce qu'exigeait un comté.

Alors elle demanda un comté.

C'était effronté. C'était aussi Emerentia. Elle écrivit au roi qu'elle souhaitait ériger un comté pour son petit-fils de huit ans, Christian Raben, et qu'il s'appellerait Christiansholm d'après l'enfant. La loi disait non. Le roi dit oui. Il n'y avait pas beaucoup de gens au Danemark qui disaient non à Emerentia von Levetzau.

## **24. 1746 – La chapelle**

Elle remit le château en état. Le redressement des comtes, disent les sources : toits neufs, fenêtres neuves, charpentiers et maçons de tout Lolland pendant des années. Aalholm se releva de sa vétusté – non comme forteresse, mais comme résidence seigneuriale.

Et elle pensa à la mort, comme le font les gens sages tant qu'ils vivent.

Dans son testament, elle réserva de l'argent pour les écoles de Bremersvold et Kærstrup et pour les pauvres des paroisses d'Aalholm. Le comté devait se transmettre indivis, génération après génération, en principe pour l'éternité. C'était son œuvre, et elle devait lui survivre.

Emerentia mourut en 1746. Christian avait vingt ans et devint le premier comte de Christiansholm. Quatre ans plus tard, il était mort – à vingt-cinq ans seulement, sans enfants, sans avoir eu le temps de marquer quoi que ce soit.

Le comté passa à son frère cadet, Otto Ludvig.

Emerentia fut déposée dans un sarcophage de marbre noir. Quelques années plus tard, son petit-fils lui fit bâtir une chapelle contre l'église de Nysted, au nord de la tour, où la famille pourrait reposer ensemble. Elle y est encore. Christian repose à côté d'elle.

Et elle ne resta pas couchée.

La légende dit qu'Emerentia von Levetzau est la *Dame blanche* d'Aalholm. On la voit dans les longs couloirs, disent les gens, à la fenêtre sur le lagon, dans l'escalier de l'aile nord : une grande femme en blanc qui ne regarde personne et qui a disparu quand on regarde à nouveau.

Mais elle n'apparaît que lorsque le propriétaire est sans enfant.

C'est un fantôme avec un programme. La femme qui acheta un château et créa un comté pour qu'il se transmette à jamais

veille toujours sur la succession. Quand il n'y a pas d'héritier, elle marche. Quand il y en a un, elle repose.

Elle allait avoir beaucoup à marcher.

## **25. 1749–1783 – Le journal du comte**

Otto Ludvig Raben avait vingt et un ans quand son frère aîné mourut et qu'il devint comte de Christiansholm.

Mais il n'était comte que de nom. Son père, Christian Frederik Raben, administrait le domaine, et le jeune comte fut envoyé dans le monde : à Paris, où il vécut près de quatre ans chez sa sœur et son beau-frère, l'envoyé Ditlev Reventlow, fréquenta les salons et chassa le cerf avec Louis XV. De retour, il devint chambellan en 1755, épousa Anna Catharina Henningia von Buchwald en 1757 et devint en 1763, grâce à son alliance avec le tout-puissant A.G. Moltke, maître des cérémonies du roi. La famille passait les étés à Lolland et les hivers à Copenhague.

Et il tenait un journal. De 1749 à l'année précédant sa mort, quarante-deux ans, en français, jour après jour : qui la famille visitait, quand elle était à la cour, à quelle table il s'asseyait, en quoi les gens roulaient, chasses, noces paysannes, le temps, la musique. Rarement un sentiment, jamais une omission. Ce n'est pas un journal des secrets du cœur. C'est le journal d'un homme qui tenait la comptabilité de sa vie, parce que la comptabilité était ce dont la vie était faite.

La musique était sa passion. Il jouait de la flûte traversière

à un haut niveau et collectionnait les partitions à une échelle qu'aucun autre propriétaire danois n'approchait – partitions, sonates, cantates, qui dormirent deux cents ans dans une pièce de tour d'Aalholm avant qu'on les retrouve.

Le château, entre-temps, était inhabitable. Son frère aîné Christian avait vécu à la ferme, « le château étant inhabitable pour cause de vétusté », et quand la ferme brûla le 1er juillet 1750, le comte malade de vingt-cinq ans dut s'installer à Nysted, où il mourut quelques mois plus tard. Le château médiéval se dressait, délabré et vide, au milieu du XVIIIe siècle.

Après le changement de règne en 1767, le cercle Moltke perdit son influence à la cour, et à partir de 1768 la famille s'établit plus durablement à Lolland. En 1773, le père mourut, et Otto Ludvig prit enfin la direction complète du comté qu'il possédait formellement depuis vingt-trois ans. Les dix années suivantes, la famille ne quitta presque pas l'île.

Alors il se mit à bâtir. Il avait agrandi le comté du village de Stubberup en 1761 et obtint en 1786 les églises de Kettinge et Bregninge avec leurs dîmes. Il écrivit pour son fils un livre d'éducation sur la façon de devenir un homme de bien quand on est né comte. Et en 1779, la nouvelle aile est fut achevée, dans le style Louis XVI naissant : deux étages, des fenêtres régulières en longues rangées, de la lumière dans des salles où le château n'en avait jamais eu. Sur le pignon, il fit poser des ancrs de fer à ses initiales et à celles de sa femme, avec le millésime. Il planta une allée de tilleuls le long de la digue, taillés, comme il se devait.

Il fit peindre un tableau où la famille pose devant le nouvel Aalholm. Ils avaient huit enfants, deux fils et six filles. Ils ont l'air contents.

En 1783, il fit construire une loge seigneuriale fermée en haut de la tribune de l'église de Nysted, avec sa propre porte percée dans le mur, afin que la famille comtale puisse suivre l'office au-dessus de l'assemblée – et se laisser regarder. Il ne faut pas croire qu'Otto Ludvig était modeste. Il était seulement patient.

Il mourut en 1791 et fut déposé dans la chapelle funéraire qu'il avait lui-même bâtie en 1782 contre l'église de Nysted, dans un sarcophage de marbre norvégien gris-blanc. Mais le journal contient plus que la pluie et les visites. Nous y viendrons bientôt.

## **26. 1765 – Les phoques du comte**

Un jour d'août 1765, le comte Otto Ludvig Raben partit seul à cheval d'Aalholm vers Tågense, le village côtier au sud-est de Nysted, monta dans une barque et gagna le large pour chasser le phoque.

Nous le savons parce qu'il l'a écrit lui-même.

L'image mérite qu'on s'y arrête. Pas de partie de chasse, pas de cérémonie, pas de courtisans. Juste le comte, un cheval, une barque et l'eau basse et lisse au sud de Lolland, où les phoques étaient couchés sur les pierres et les bancs de sable et levaient la tête quand la rame clapotait. Pour un homme dont la vie était par ailleurs encadrée par l'étiquette – il était tout de même maître des

cérémonies de la cour – ce devait être une part de l’attrait.

Trois ans plus tard, en juillet 1768, il refit la sortie en petite campagne : départ tôt le matin, avec ses frères et les officiers supérieurs du domaine. Otto Ludvig venait d’une nombreuse fratrie, et que les hommes de confiance du domaine fussent de la partie dit ce qu’était la chasse au phoque – non un devoir mais une excursion. Une chasse d’hommes sur l’eau, un matin d’été, avec ce mélange de sport, d’approvisionnement et de convivialité propre à la vie de château du XVIIIe siècle.

Mais l’information la plus intéressante est plus ancienne que l’âge auquel le comte put porter un fusil. Dès 1737, sa mère se plaignait que des gens de Nysted tiraient des phoques au large. La plainte n’a de sens que pour une raison : la chasse au phoque dans ces eaux était réservée aux seigneurs d’Aalholm. La chasse, dans le Danemark du XVIIIe siècle, n’était pas un droit commun mais un privilège attaché à la terre – et à Aalholm le privilège s’étendait au-delà du rivage, jusque dans l’élément liquide. Les phoques des bancs étaient les phoques du comté.

Que les bourgeois de Nysted les tirent malgré tout montre que le phoque était une proie pour tous. La peau était précieuse, le lard donnait de l’huile, et pour les pêcheurs le phoque était un concurrent qui déchirait les filets et prenait la pêche. Dans les siècles suivants, on paya des primes d’abattage, et les phoques furent poussés au bord de l’extinction dans les eaux intérieures danoises.

L’histoire a un épilogue que le comte aurait pu voir de sa

barque. Aujourd'hui, les bancs de sable de Rødsand – en vue des côtes mêmes où chassait Otto Ludvig – sont l'une des plus importantes réserves de phoques du Danemark. Le phoque veau-marin y met bas. Le phoque gris est revenu. Les phoques sont toujours là-bas, comme un jour d'août 1765.

La différence, c'est que personne ne va plus vers eux avec un fusil. Et que nous ne connaissons les sorties matinales du comte que parce qu'un homme méticuleux notait tout – et parce que ses papiers restèrent deux cents ans sans qu'on y touche dans une pièce de tour.

## **27. 1770 – Le code secret du comte**

À partir de 1770, un petit signe apparaît entre les dîners, les chasses et les visites du journal d'Otto Ludvig : *IFT*.

Il s'y trouve pendant vingt ans. Le plus souvent seul, parfois avec un prénom de femme, et à quelques endroits à demi écrit – « iftu », « j'ay f... ». Presque toujours pendant que le comte séjournait à Aalholm.

Le journal resta dans les archives du château jusqu'à ce que l'historien de la musique Jens Henrik Koudal s'y attaque dans les années 1990 – d'abord pour la collection de partitions, puis comme source sur la vie quotidienne aristocratique. C'est Koudal qui remarqua le signe et déchiffra le code : *IFT* signifie *j'ai foutu*, du verbe qui, dans le français du XVIII<sup>e</sup> siècle, voulait dire ce qu'il veut dire. Le comte notait quand il avait eu un rapport, au

même titre que ses visites et ses promenades. L'historienne Nina Koefoed compta les mentions : quatre-vingt-dix-sept au total, la plupart dans les années 1770, les dernières en 1790.

Ce n'était pas son mariage qu'il comptabilisait. Otto Ludvig et la comtesse eurent huit enfants à deux ans d'intervalle au plus, de 1759 à 1774, puis les naissances cessèrent. C'est exactement en ces années qu'IFT commence. Les rares femmes nommées ne sont pas la comtesse. Les deux qu'on peut identifier étaient une servante et l'épouse d'un fermier.

Le comté comptait environ deux cents fermiers dans seize villages, plus des manouvriers et des domestiques. C'est parmi ces gens qu'il faut chercher les femmes. Quatre-vingt-dix-sept mentions ne signifient pas quatre-vingt-dix-sept femmes – elles viennent par grappes, ce qui suggère que le comte entretenait par périodes une liaison avec une femme en particulier. Les sources ne peuvent dire si ces relations étaient consenties, achetées ou tout autre chose. Mais le rapport de force est impossible à ignorer. Le comte était le maître, le propriétaire et le juge de ces femmes.

Et c'est ici que l'histoire devient plus qu'un détail croustillant.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les relations hors mariage étaient punissables. Les célibataires qui avaient des enfants devaient payer des amendes de fornication, et c'était le propriétaire qui devait engager la procédure et les percevoir. Quand Otto Ludvig prit la direction du domaine en 1773, il effaça d'un coup toute la liste des arriérés de son père. Ensuite, les pécheurs de chaque

année furent toujours soigneusement notés – et les amendes tout aussi systématiquement remises par décision orale. Les hommes s’en tiraient contre une contribution à l’entretien de l’enfant. Les femmes restaient chargées de l’élever.

On peut y lire une justice clémentine. Koefoed y lit aussi autre chose : le comte, qui violait lui-même les lois sur les mœurs sur son propre domaine, ne punissait pas ce qu’il faisait lui-même – et chaque remise laissait une dette de gratitude non réglée entre les gens du domaine et leur seigneur.

Koefoed a dépouillé les registres paroissiaux des huit paroisses du comté. Le comte n’y est nulle part désigné comme père ; ce n’était pas, écrit-elle, une possibilité culturelle. Mais il y a des coïncidences difficiles à ignorer. Le 30 mars 1771, Anne Rasmusdatter de Herritslev fit baptiser sa fille illégitime, et le pasteur nota la sage-femme et tous les parrains, mais pas un mot du père ; le comte avait écrit IFT six fois en mai, juin et juillet de l’année précédente. À Toreby, en 1775, une femme désigna « un étranger nommé Lars ». À Herritslev, en 1776, une autre affirma que le père était « un homme inconnu venu à elle dans le bois ». Et quand Ellen Jacobsdatter désigna Rasmus Suhr en 1781, Rasmus Suhr était devenu, entre la conception et le baptême, fermier d’une exploitation dans une autre paroisse du domaine.

Rien de tout cela ne prouve quoi que ce soit. Les pasteurs étaient négligents, les étrangers existaient, les jeunes couples vivaient ensemble avant le mariage. Mais les trois méthodes classiques pour dissimuler la paternité d’un seigneur – le père

passé sous silence, l'inconnu, le mari acheté avec une ferme – sont toutes représentées dans les registres d'Aalholm, à des dates qui correspondent.

Pourquoi 1770 ? Koefoed désigne le déménagement. À Copenhague, le comte était une figure subalterne dans le réseau de ses beaux-frères, et là, c'étaient la cour et la musique qui faisaient de lui un homme. À Aalholm, il était au sommet. Là, la sexualité devint une part de l'autorité du seigneur – une démonstration qu'il avait accès à tout ce qu'il voulait dans le royaume qu'il régissait. Qu'il l'ait noté au même titre que visites et promenades montre que cela relevait pour lui de ce qui mérite d'être comptabilisé.

Otto Ludvig Raben était un homme des Lumières. Il jouait de la flûte, donnait des noces paysannes, bâtit une chapelle funéraire pour sa grand-mère et écrivit un livre d'éducation pour son fils. Il était aussi un seigneur absolu, législateur, juge et maître des gens qu'il appelait IFT dans son journal.

Pendant des siècles, les historiens ont supposé que les seigneurs exploitaient leurs servantes, sans jamais pouvoir le prouver, parce que ce genre de choses ne laisse pas de sources. Otto Ludvig en laissa une. Il écrivit tout. Seulement en code.

Il faut penser aux femmes derrière le nombre. Elles n'eurent leur nom sur aucun mur.

## 28. 1791–1838 – Le comte qui mesurait les étoiles

Frederik Christian Raben voulait le monde entier dans son cabinet de travail.

Ce n'était pas une façon de parler. Il voyagea – des années durant, encore et encore, du Groenland au nord jusqu'au Brésil au sud – et il rentra avec des coffres pleins de monde : plantes séchées, oiseaux naturalisés, fossiles, minéraux, pierres, antiquités. Son herbier finit par compter 20 000 plantes. C'était le grand projet des Lumières dans la tête d'un seul homme : voir, recenser, collectionner et comprendre.

Son grand-père Otto Ludvig avait collectionné les gravures d'oiseaux et les monnaies. Son père, les partitions. Frederik Christian collectionnait la nature elle-même.

En 1796, il se mit à planter. Le sol d'Aalholm était fait pour cela : hivers sans gel au bord du fjord, abri des forêts à l'ouest, argile riche et humide sur la craie. Il aménagea un parc paysager qui grandit sans cesse. Un jardin particulier qu'il appela *le Système*, avec des arbres et arbustes rares alignés comme un catalogue vivant. Dans le Pré aux chevaux, il planta 1 500 arbres exotiques importés : chênes et pins d'Amérique du Nord, platanes, chênes frangés, des espèces que personne à Lolland n'avait jamais vues. Ce devint l'une des plus riches collections du pays. Un spécialiste la qualifia en 1862 de « plus belle et plus intéressante du continent européen ».

Et puis il construisit un observatoire.

Au sommet de la tour nord-est, la tour médiévale aux murs d'un mètre d'épaisseur, le comte éleva une superstructure de deux étages – « hideuse et carrée », grommela plus tard un auteur. Là, il mesurait le temps, jour après jour, année après année, et là il regardait les étoiles. On peut l'imaginer là-haut par une nuit d'hiver claire : un homme en manteau et bonnet, penché sur un instrument, pendant que Lolland dormait sous lui et que la tour qui avait monté la garde contre Holsteinois et Suédois montait désormais la garde contre l'ignorance.

Dans son cabinet, il y avait des livres du sol au plafond, des oiseaux naturalisés sur les armoires, des plantes séchées dans des tiroirs, des crânes, des cristaux, des tessons. Et un grand pingouin – un grand oiseau noir et blanc d'Islande, incapable de voler, naturalisé et monté, que le comte avait acquis en 1821. Il ne savait pas qu'il collectionnait quelque chose qui n'existerait bientôt plus. Le grand pingouin s'éteignit en 1844. Le spécimen du comte lui survécut de cent ans et passa finalement sous le marteau chez Sotheby's – l'un des derniers de son espèce, vendu depuis un château de Lolland.

Frederik Christian mourut à Rio de Janeiro en 1838, au milieu d'un voyage, loin de sa tour. Il fut comte quarante-deux ans et n'eut jamais le temps de vieillir. Mais son platane est toujours dans le parc, haut de trente mètres, et le médecin de Nysted, Emil Aarestrup – l'un des plus fins poètes du Danemark, qui gagnait sa vie comme médecin de village – lui consacra un poème.

On ne peut demander meilleure mémoire : un arbre et un

poème.

## 29. 1830 – Les antiquaires arrivent

Johan Gottfried Burman Becker était pharmacien de métier et antiquaire de passion. Dans le Danemark romantique, où le Moyen Âge était soudain à la mode et où la Commission des antiquités et l'idée de musée transformaient le passé de curiosité en trésor national, il se fixa quelque chose de neuf : décrire tous les vieux châteaux du royaume, lieu par lieu.

En 1830 parut *Renseignements sur les anciens châteaux du Danemark et des duchés*. Aalholm y figure comme article numéro dix-neuf – caché sous son nom d'alors, Christiansholm – et sur quatre pages serrées en caractères gothiques, l'histoire du château est racontée pour la première fois d'un seul trait. Le livre est l'acte de naissance d'Aalholm comme sujet historique.

C'est aussi un témoin oculaire. Burman Becker vit le château tel qu'il était soixante ans avant la reconstruction de Holm : une cour à quatre ailes qui « avait jadis des tours aux quatre angles, dont deux subsistent » – l'une haute de cinquante et une aunes, plus de trente-deux mètres, avec l'observatoire de Frederik Christian au sommet. Des douves sur trois côtés. L'étage supérieur avec « quantité de petites fenêtres ayant vraisemblablement servi de meurtrières ». Des murs, au niveau inférieur, de quatre à cinq aunes d'épaisseur, près de trois mètres. Chaque détail peut aujourd'hui être confronté à l'archéologie du

bâti : les deux tours disparues que les fouilles retrouvent dans le sol, les mâchicoulis, les murs massifs.

Et il savait beaucoup. Il connaissait la lettre de privilège du comte Jean de la Saint-Martin 1330. Il savait que Christophe captif avait été amené à Aalholm et que le comte Jean s’y trouvait. Il raconte le siège de 1346, le traité d’Ålholm de 1366, l’assignation de l’empereur en 1377. Il est le seul à avoir conservé que les bourgeois de Nysted prirent le château pendant la Querelle du Comte, et que les Suédois maltraitèrent en 1658 le secrétaire Iver Nielsen pour lui extorquer de l’argent. Et il termine par un détail que même l’histoire du comté oublie souvent : le nouveau comté fut d’abord érigé en 1734 sous le nom de *Christiansborg* – et seulement ensuite rebaptisé *Christiansholm*.

Il alla aussi trop loin. Enfant de son temps, il situa « en ce château » le partage du royaume entre Svend, Knud et Valdemar en 1157 et donna Lolland « avec Aalholm » au prince wende Pribislav en 1164. Le noyau était vrai – la rencontre royale eut bien lieu à Lolland, l’île eut bien des suzerains princiers – mais la localisation à Aalholm était la conclusion des antiquaires eux-mêmes, héritée de Pontoppidan : les princes de l’île devaient avoir un siège, et Aalholm était le seul qu’on connût. Le château est né, comme le montrent aujourd’hui les fouilles, vers 1256.

L’erreur est elle-même devenue histoire. L’idée d’un Aalholm immémorial a suivi le château pendant deux cents ans, et elle grandissait à chaque décennie : en 1869, un livre populaire fit

du lieu « le siège bien fortifié des anciens rois de la mer » du IX<sup>e</sup> siècle. L'âge des Vikings, rien de moins. Les antiquaires pressentaient ce que les laboratoires doivent aujourd'hui prouver – ils dataient seulement de travers.

Vu d'aujourd'hui, l'article de 1830 est l'ancêtre de la chronologie. La frise des gouverneurs peinte sur les murs du château au siècle suivant prolonge sa liste de noms. Trap et la littérature des manoirs bâtirent sur lui. L'assiduité d'un seul homme en 1830 devint le socle sur lequel deux siècles de recherche ont construit, corrigé – et encore et encore confirmé.

### **30. 1838 – Le comte fou**

Puis vint Gregers.

Gregers Christian Raben était le fils aîné, et il ne ressemblait pas à son père. Là où Frederik Christian avait mesuré le monde, Gregers le lisait. C'était un philologue classique, docteur, un homme qui parlait latin comme d'autres parlent à leur chien, et qui trouvait plus de vérité chez Horace que dans aucun sermon.

Et il était, comme le constate sèchement le livre des manoirs de 1938, « un original, capable des lubies les plus étranges, et qu'on appelait donc communément *le comte fou* ».

C'est un titre qu'il faut mériter.

Gregers remplit le parc botanique de son père de pavillons. Pas un ou deux, mais beaucoup, de tous les styles, dispersés entre les arbres exotiques comme si le parc était un jeu de plateau et les

pavillons les pions. Il éleva des colonnes commémoratives et des monuments portant des citations classiques – latin et grec gravés dans la pierre entre platanes et chênes frangés, si bien qu’une promenade au jardin devenait un examen de philologie.

Il alla chasser l’ours en Norvège. Voilà une phrase qui mérite de rester seule. Un comte de Lolland, docteur en philologie classique, dans les forêts norvégiennes, fusil en main, chassant l’ours. Et il en eut. Il rentra avec plusieurs ours naturalisés et les exposa dans une maison du parc « avec d’autres curiosités ».

Nul ne sait exactement ce qu’étaient les curiosités. On peut l’imaginer : les ours dressés sur leurs pattes arrière dans une pièce à demi obscure, entourés des choses les plus étranges que le comte avait collectionnées – crânes, bizarreries, objets de voyage, objets de cave – et les paysans de Stubberup qui venaient le dimanche regarder et rentraient le raconter.

Ce fut la première exposition publique d’Aalholm. Un siècle avant l’arrivée des automobiles, un comte fou se tenait dans le parc et montrait ses ours aux gens.

### **31. 1843 – Le roi et la reine à Nysted**

À l’été 1843, un frémissement parcourut Lolland-Falster. Le couple royal allait venir – non comme un visage sur une pièce, mais en haute personne, avec chevaux, voitures et une suite de soixante personnes. Rødby, disaient les journaux, n’avait pas vu de roi dans ses murs depuis Christian IV.

Le voyage était à l'origine une affaire privée. La santé de Christian VIII déclinait, et le but était l'île de Föhr, dans la mer des Wadden, où le roi devait reprendre des forces dans les vagues de la mer du Nord. Mais la route de Sorgenfri à Föhr pouvait être tracée à volonté, et on la traça par les îles du sud. Le voyage privé devint ainsi une visite officielle. Le roi devait être vu. Il devait inspecter. Et il devait – sans que cela figure au programme – endiguer l'agitation qui commençait à ronger les fondements de l'absolutisme. Dès son avènement, une pétition paysanne était venue de l'ouest de Lolland pour demander une constitution libre. Christian VIII n'oubliait pas ce genre de choses.

Ce n'était pas un roi de faste. Là où Frédéric VI avait voyagé avec des parades, Christian VIII voyageait avec un carnet. Il épluchait les registres municipaux, testait les pompes à incendie, visitait les prisons et notait tout le soir.

Le gouverneur diocésain von Jessen marchait sur le fil du rasoir. Deux jours avant l'arrivée, il écrivit, alarmé, à la cour : le bruit courait que le roi se ferait escorter de vingt dragons, comme à Møn, où cela avait provoqué du mécontentement. Von Jessen se porta garant sur son serment que le couple royal serait reçu avec le plus sincère dévouement – et supplia qu'on n'envoie pas de troupes à Lolland. Les dragons furent renvoyés.

Le 22 juillet, ce fut le tour de Nysted. L'hôtel de ville était blanchi, les arcs de triomphe dressés en verdure et en drapeaux. Et le programme était divisé : pendant que le roi entrait en ville

pour faire son devoir de père de la nation, la reine, comme von Jessen l'avait arrangé dès juin, pouvait « se rendre directement de Nykøbing à Aalholm pour y rejoindre Sa Majesté le Roi ».

C'est cette phrase qui fait de 1843 une page de l'histoire d'Aalholm. Caroline-Amélie fut souffrante une grande partie du voyage et soignée par le médecin de la suite. Elle échappa au cérémonial de la ville et franchit directement la digue jusqu'au château du lagon. Là, elle attendit son mari.

Les maîtres des lieux étaient neufs dans le rôle. Frederik Christian Raben, le botaniste voyageur, était mort à Rio cinq ans plus tôt, et le comté était passé à Gregers – le philologue, collectionneur de citations latines plutôt que de plantes brésiliennes. La même année, 1843, il fut nommé grand veneur. On peut l'imaginer recevant la reine dans l'aile est d'Otto Ludvig, la conduisant dans le parc de son père entre platanes et chênes frangés, devant les pavillons et les colonnes. Ce qui fut dit entre ces murs, nous l'ignorons. Les cartons d'archives de la cour et les journaux censurés n'ont laissé aucun compte rendu. L'officiel est bien éclairé ; le privé se tait.

En ville, le roi nota que le jeune instituteur Friess lui paraissait capable, mais qu'il faudrait engager un maître de plus. Envers la ville, il fut bien disposé.

Il sentit le sous-entendu trois jours plus tard à Nakskov, quand les conseils paroissiaux s'avancèrent avec une adresse de remerciement qui frôlait dangereusement la revendication du droit de consentir l'impôt. Le monarque, d'ordinaire maître de

lui, perdit patience : il avait donné au peuple une loi communale – les affaires de l'État, il s'en chargerait lui-même. Un témoin estima qu'il fut à deux doigts de taper du pied.

Après le départ, chaque bourg reçut la médaille du couronnement en argent. De toutes, une seule subsiste. C'est celle de Nysted. Elle est encadrée aux archives d'histoire locale – la dernière trace tangible du jour où le dernier roi absolu du Danemark franchit la digue vers Aalholm.

Cinq ans plus tard, Christian VIII était mort. Six ans plus tard, l'absolutisme aussi.

## **32. 1864 – Les douze du cimetière**

Le 18 avril 1864, les Prussiens prirent d'assaut Dybbøl. Cela coûta sept cents morts et plus de cinq cents blessés du côté danois, et le reste de l'armée se replia sur Als, où il fut battu à nouveau en juin. Quand la guerre s'acheva par la paix de Vienne, le Danemark avait cédé un tiers de son territoire et quarante pour cent de sa population.

Les blessés devaient aller quelque part.

Nysted était aussi loin des combats qu'on pouvait l'être dans la monarchie danoise, et la ville avait le seul port naturel de la côte sud de Lolland. C'est probablement toute l'explication. Les blessés furent transportés par mer depuis Als et Sønderborg, et sur l'îlot du lagon se dressait un château avec de la place.

Le comte Gregers le mit à disposition sans demander un

sou. Une lettre de Lolland, imprimée dans le Berlingske, le raconte : « Le comte et sa famille habitaient ce château jusqu'à présent, et le gouvernement ayant accepté l'offre avec gratitude, la famille comtale déménagea tout son considérable mobilier en quelques jours. » L'auteur trouvait Aalholm « peut-être l'un des meilleurs hôpitaux qu'ait l'armée » – de splendides pièces hautes, des couloirs à l'arrière, des allées de tilleuls devant, un jardin d'arbres rares. « Bref, ce petit endroit est un pur paradis. »

Le livre du jubilé de 1909 s'en souvient du côté de la ville : « Quand le vapeur arrivait avec les blessés et les malades, les gens de Nysted fournissaient des voitures et jonchaient de paille la route qu'elles devaient suivre. » La ville qui amortissait les cahots des roues avec de la paille. On ne saurait trouver plus belle image du lien entre château et ville.

Mais il faut comprendre où arrivaient ces hommes. La chirurgie de 1864 était d'avant l'antisepsie. Le traitement consistait à extraire les balles quand c'était possible, et sinon à amputer. Ensuite venait ce que les contemporains appelaient la fièvre des plaies. Le Danemark refusa l'aide internationale, et refusa les femmes comme infirmières – dix ans après Florence Nightingale. Telle est la réalité dans laquelle les hommes d'Aalholm étaient couchés, dans les hautes salles d'Otto Ludvig, avec vue sur le lagon.

Douze d'entre eux moururent, entre avril et août.

Mads Hansen était né à Nørre Lyndelse, en Fionie, enfant illégitime, placé chez un fermier. Il fut blessé à Dybbøl le 12

avril, six jours avant l'assaut, et amputé. Il mourut à Aalholm le 26 juin. Il y a deux mois et demi entre la balle et la mort. C'est la fièvre des plaies de 1864, sur un seul homme.

Hans Rasmussen était canonnier d'artillerie, né à Tillitse, à Lolland. Il fut blessé le 14 avril et mourut à quarante-cinq kilomètres de la paroisse où il était né. Il était chez lui.

Hans Christian Hansen, de Tarup près d'Odense, ne mourut pas de ses blessures. Il mourut du typhus. Un hôpital en 1864 était aussi un lieu où beaucoup d'hommes étaient couchés serrés.

Le 6 octobre 1865, un obélisque fut érigé au cimetière de Nysted. Il s'y trouve toujours : « en mémoire reconnaissante des 12 défenseurs de la patrie morts en 1864 à l'hôpital d'Aalholm ». Au bas : « Que le Seigneur garde les fidèles. »

Il y a dans l'inscription un détail facile à manquer. Le monument fut érigé par les habitants de Nysted, de la paroisse rurale et de Herritslev. Pas par l'État. Pas par l'armée. Pas par le comte dans le château duquel ils étaient morts. Des gens ordinaires de trois paroisses du sud de Lolland collectèrent pour une pierre à la mémoire de douze inconnus qu'on avait portés dans leur ville et qu'on n'en avait pas ressortis.

### **33. 1865 – Le comte fou à Rydhavne**

Gregers Christian Raben était docteur en philosophie, grand veneur, chambellan et membre de la Société latine d'Iéna. Il avait épousé hors de la noblesse Anna Margrethe Lund, et le

mariage était sans enfant – mais non sans enfant. Le couple avait adopté la nièce de celle-ci, Anna Marie Amalie, née à Næstved en 1832, fille d'un tenancier de billard. Elle grandit sous le nom de comtesse Amalie Raben.

À la mort de sa femme en 1851, Gregers devint inquiet. Il ne resta pas tranquille à Aalholm. Il possédait Søbo en Fionie et, à partir des années 1860, le vieux manoir de Rydhave, près de Vinderup, dans l'ouest du Jutland – un château à tour octogonale et à fantôme dans le mur, qui avait appartenu deux cents ans à la famille Sehested. Il l'acheta, disaient les gens du pays, pour cultiver les vastes landes du domaine, et il dépensa de grosses sommes à restaurer le corps de logis.

Mais ce n'est pas l'agriculture qui lui valut son surnom.

Dans l'ouest du Jutland, où personne ne le connaissait comme comte de Christiansholm, il devint *le comte fou*. La société historique de Skive écrit que c'était surtout pour ses nombreuses idées – comme l'élevage de grenouilles importées de France. Le pensionnat installé aujourd'hui à Rydhave raconte aux enfants le comte qui creusa dans le bois une mare pour ses grenouilles françaises, et qui un jour tira sur une sorcière. Les archives locales de Vinderup ont toujours un dossier intitulé « Le comte fou de Rydhave ».

Puis il y eut l'ours. Gregers était un chasseur passionné, et ses voyages le menaient en Norvège. Lors d'une chasse d'hiver, il abattit un grand ours, et là où la plupart des chasseurs se seraient arrêtés, le comte fit mettre l'animal sur un traîneau et transporter

de Norvège, par la Suède, jusqu'à Copenhague, où il fut offert à la cour – et servi à l'un des dîners de Christian IX. L'un des convives aurait trouvé la viande plutôt coriace. L'ours ne fit pas carrière à la cour de Danemark.

Et puis il y eut le train. La ligne Skive–Struer ouvrit en novembre 1865, et le comte l'utilisait. Un jour, sur le quai de Vinderup, il vit partir le train de Struer – à sa montre, cinq minutes trop tôt. Le chef de gare tenta de le raisonner. Le comte exigea qu'on télégraphie à Struer. Le résultat, selon la tradition, fut un train spécial renvoyé à Vinderup pour prendre le comte triomphant.

Ces histoires furent consignées en 1957, trois générations plus tard, et il faut les lire pour ce qu'elles sont : le souvenir qu'une région garde d'un châtelain excentrique. L'ours ne peut être ni confirmé ni infirmé sans les listes de table du grand maréchal de la cour.

Mais les voyages en Norvège eurent une conséquence documentable. Au cours de l'un d'eux, le poète norvégien Andreas Munch – veuf, qui avait perdu sa femme et deux fils – rencontra la comtesse Amalie. Munch était le premier poète norvégien à recevoir une pension d'État, l'un des trois qui, aux yeux de leurs contemporains, avaient fondé une littérature norvégienne indépendante. Le 10 octobre 1865, ils se marièrent à l'église de Borbjerg, paroisse voisine de Ryde. La noce fut donnée depuis Rydhav. Le comte fou eut un poète national pour gendre.

Quand Gregers vendit Rydhavé en 1873, il laissa plus que des anecdotes. Dans les archives d'Aalholm repose l'acte de fondation d'un legs « au profit des pauvres méritants de la paroisse de Ryde et du comté de Christiansholm » – 70 000 rigsdaler, somme énorme, qui liait son monde jutlandais et son monde lollandais en une seule œuvre.

L'homme qu'on appelait le comte fou consacra sa fortune à la mise en valeur des landes, à la restauration d'un manoir, à la science et à l'assistance aux pauvres. Ce n'est pas de la folie. C'est un type de propriétaire dont le XIXe siècle connut plusieurs exemplaires : érudit, têtù, généreux et sans patience pour les trains partis cinq minutes en avance.

### **34. 1869 – Le château à la tour des étoiles**

En 1869 parut le second volume des *Vieux souvenirs danois*, livre populaire sur les villes, églises, châteaux et légendes du Danemark, publié sous le nom de Holger Bruun – derrière lequel se cachait l'écrivain L.J. Flamand. C'était le genre de livre que les familles danoises gardaient sur la table du salon, et des générations de Lollandais rencontrèrent pour la première fois l'histoire de leur château sur ces pages précisément.

La première phrase est de l'or. Aalholm est « un bâtiment massif et carré à deux tours, dont l'une est aménagée en observatoire astronomique ». Nous y voilà, noir sur blanc : la tour des étoiles était l'emblème du château. L'observatoire

de Frederik Christian était cité avant tout le reste quand on présentait Aalholm au lecteur danois. Ce n'était pas une curiosité privée. C'était une part de l'identité publique du château.

Et l'auteur poursuit : près du château se trouve « un beau jardin et un bois où l'on trouve une grande quantité d'arbres et d'arbustes rares » que le feu comte, « lui-même botaniste », avait rapportés de ses voyages « en pays étrangers et autres parties du monde ». Trente ans après la mort du comte à Rio, son héritage était si visible dans le parc qu'il figurait dans la description du pays. Raben l'astronome et botaniste est le héros discret du chapitre.

Le livre populaire sait aussi quelque chose de l'ancien château : qu'il « avait autrefois cinq tours, une flèche de bois et deux oriels » – cinq tours, là où toute la littérature en compte quatre. Peut-être une erreur, peut-être le souvenir de la tour-porte de l'aile sud qu'on devine sur le dessin de Resen. Les fouilles auront le dernier mot.

Là où Burman Becker plaçait en 1830 à Aalholm le partage du royaume de 1157, le livre populaire remonte plus loin encore : « D'anciennes relations parlent du château d'Aalholm comme bâti au IXe siècle, et il était alors le siège bien fortifié des anciens rois de la mer. » L'auteur est lui-même sceptique et propose plutôt l'une des petites fortifications côtières que Svend Grathe éleva en 1151 contre les Wendes, agrandie ensuite en château considérable vers la fin du XIIIe siècle. La conjecture était mal datée – mais

bien pensée : un fort plus ancien et plus petit sur l'îlot, remplacé par le véritable Aalholm. C'est curieusement proche du modèle que le musée et les nouvelles découvertes dessinent aujourd'hui.

Mais la perle du chapitre est le récit de 1368, qui corrige Burman Becker sur un point central. Là où le livre ancien disait brièvement que l'armée de la Hanse prit Aalholm, le livre populaire raconte la vraie histoire : le comte Henri de Holstein, la trêve du 8 septembre, l'échéance du 1er mai 1369 qui vint et passa, et Kersten Kule à Bardewick en 1370 avec ses réserves sans fin. Aalholm ne fut jamais conquis en 1368. Le château fut assiégé et sauvé à la plume et au papier.

Et enfin le livre populaire rend la scène de 1332 plus vivante qu'aucune autre source : la maison de pierre au toit de roseaux de Peder Hvitfeldt à Sakskøbing, le feu, le roi qui saute par la fenêtre, et le comte Jean qui « ne faisait aucun cas de son demi-frère, mais le laissa aussitôt aller ». Les ravisseurs voulaient vendre un roi et découvrirent que personne ne voulait acheter.

Flamand compilait, et nul ne doit croire son IXe siècle. Mais son chapitre est un maillon indispensable de la chaîne : l'instantané de l'Aalholm de l'observatoire, le récit complet de 1368, et un rappel de qui lisait – des gens ordinaires, à leur table de salon, en 1869.

### 35. 1874 – Le poète dans le jardin du château

Le 18 septembre 1874, l'un des poètes les plus célèbres du Nord était assis dans le jardin d'Aalholm et écrivait.

Andreas Munch était fils d'un évêque norvégien, cousin de l'historien P.A. Munch et de la même famille que le peintre Edvard Munch. Il fut le premier à recevoir une pension de poète du Storting norvégien, et Grieg mit ses vers en musique. Il était le romantisme national norvégien en personne : la nature, l'histoire et la mélancolie étaient ses instruments, et tous trois servirent ce jour de septembre au bord du lagon de Nysted.

Il n'était pas touriste. Neuf ans plus tôt, il avait épousé la comtesse Amalie de Rydhave, et quand il écrit dans la première strophe que la vieille lignée habite encore le château, c'est de sa propre belle-famille qu'il parle. Le couple vivait la plus grande partie de l'année au Danemark, l'hiver à Copenhague, l'été à Nysted – en 1877–78, ils bâtirent leur Villa Marina d'inspiration italienne dans la grand-rue pour environ 80 000 couronnes, nota la chronique de la ville, une fortune à une époque où un ouvrier qualifié gagnait 26 øre l'heure. Le parc d'Aalholm était leur voisin.

Le poème s'intitule « Dans le jardin du château d'Aalholm » et compte six strophes. Il s'ouvre sur le château lui-même, le vieux château au mur rouge, bruissant d'une forêt d'arbres nobles, tandis que la mer gronde depuis le rivage comme un salut de la corne d'un Viking – écho romantique de ces

traditions d'un Aalholm immémorial qui circulaient précisément alors dans les livres. Et puis ce vers qui montre que le poète connaissait l'histoire du lieu : le château qui fut jadis demeure du roi – et prison. Château royal et cachot, tout l'éventail de la chancellerie du roi Hans à la cave de Christophe, saisi en un seul distique. Bien des légendes obscures emplissent encore ces lieux, ajoute-t-il. Il a raison aujourd'hui encore.

Mais le cœur du poème, c'est le jardin. Strophe après strophe, Munch traverse le parc et nomme ce qu'il voit : le frêne pleureur courbé, le bosquet de sapins, les platanes puissants à l'ombre desquels le promeneur pressent le Sud – et là-dedans magnolia, figuier, laurier-tin, acacias, le cyprès qui pointe vers l'éternité. C'est, écrit-il, comme si une fée aux mains pleines avait répandu sous le ciel gris du Nord une richesse que seul le Sud connaît.

Lu comme source, c'est de l'or. Le poème est un témoignage botanique oculaire – une liste de plantes versifiée du jardin exotique que Frederik Christian avait créé avec les végétaux rapportés de ses voyages. Trente-cinq ans après la mort du comte, ses platanes, magnolias et figuiers étaient en pleine gloire, attestés par un observateur professionnel doué pour le rare. Pour quiconque voudrait aujourd'hui replanter le parc, ces strophes valent un registre de jardinier.

Et puis le romantique national retourne joliment la pointe : au-dessus de tout ce beau sous-jardin, la hêtraie du Danemark monte fidèlement la garde, car tout ce que la culture peut nous apporter prospère le mieux sous l'aile du foyer. La splendeur du Sud dans

l'étreinte du Nord – on ne saurait résumer plus joliment l'idée du parc d'Aalholm, ni le Danemark du XIXe siècle.

Le poème s'achève au clair de lune. Rayons d'elfes sur la mer, brume sur le pré, et les tours d'Aalholm qui veillent sur le parc. Chaque visiteur du parc a pu vérifier cette image depuis.

Aarestrup avait écrit sur le platane en médecin de Nysted. Voici que le grand poète de Norvège écrivait sur le tout, en gendre. Aucun autre manoir de Lolland ne peut montrer deux poètes dans son jardin, un Danois et un Norvégien, sous le même arbre.

## **36. 1875 – Le nom**

Mais Gregers fit une chose dont tous l'ont remercié depuis.

Le comté s'appelait Christiansholm. C'était le cas depuis 1734, d'après un garçon mort à vingt-cinq ans sans laisser de trace. Le château s'appelait Aalholm. C'était le cas depuis 1328, depuis les anguilles, depuis le roi dans la cave. Pendant cent ans, les deux noms avaient vécu côte à côte, et l'un des deux était le bon.

Gregers demanda la permission de changer. Et il l'obtint. Le comté de Christiansholm devint le comté d'Aalholm.

Le comte fou rendit au château son nom.

Il mourut sans enfant en 1875. Son frère Julius prit la suite, et Julius mourut quatre ans plus tard, en 1879, sans héritier lui non plus. Cette branche de la famille Raben était éteinte, et le comté – le comté d'Emerentia, celui qui devait se transmettre

pour l'éternité – se retrouvait sans héritier.

Selon l'acte de fondation, il devait alors revenir au roi.

On peut imaginer la Dame blanche en ces années. Propriétaire sans enfant après propriétaire sans enfant. Elle a dû beaucoup marcher.

### **37. 1880–1881 – La Cour suprême**

Il existait une branche collatérale.

Josia Levetzau de Lekkende était conseiller privé et neveu du fils d'Emerentia – un parent lointain, mais un parent, et il avait une prétention. Le roi en avait une autre. En 1880, un historien aveugle écrivit sur l'affaire, et en 1881 la bataille pour Aalholm atteignit la Cour suprême.

Ce ne fut pas une bataille à l'épée. Ce fut une bataille de documents, avec la patente d'Emerentia de 1734, lue et relue par les meilleurs juristes du pays, avec des tableaux généalogiques et des règles successorales et l'éternelle question de ce qu'une vieille femme avait voulu dire en écrivant « pour l'éternité ».

Levetzau gagna. Il obtint le comté et le titre, et le nom devint Raben-Levetzau, comme il s'appelle depuis. Neuf générations d'une même famille dans un même château – c'était l'œuvre d'Emerentia, et elle tint parce qu'elle l'avait écrite.

Josia mourut en 1889. Son fils avait déjà pris l'administration du domaine en 1881, jeune homme, et il allait siéger comme comte quarante-quatre ans – jusqu'à sa mort en 1933.

Il s'appelait Frederik Christopher Otto Raben-Levetzau. La postérité l'appela l'Excellence.

Et il héritait d'une ruine avec vue.

# QUATRIÈME PARTIE :

## L'EXCELLENCE

### **38. 1882 – Le jeune homme et le jardin**

Aalholm était négligé.

Pas délabré comme après les Suédois – mais négligé, comme le devient un domaine quand deux vieux frères sans enfants y siègent des décennies en dépensant l'argent en pavillons. Les forêts étaient mal exploitées. Les champs n'étaient pas drainés. La ferme était collée contre le château, où elle était depuis le Moyen Âge, et sentait en conséquence. Le grand parc de Frederik Christian était toujours là, mais les arbres avaient dépassé tout le monde, et les colonnes de Gregers penchaient entre des allées envahies.

Le jeune Frederik Raben-Levetzau avait vingt-cinq ans, diplômé d'économie politique, ancien fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères en poste à Vienne et Paris. Il avait vu à quoi devait ressembler une résidence seigneuriale européenne. Et il avait décidé qu'Aalholm en deviendrait une.

Il commença par le jardin. En 1882, avant même d'être comte, il fit venir l'Anglais H.E. Milner, le premier paysagiste de son temps, qui venait d'aménager le parc du comte Knuth. Milner parcourut la jungle de Frederik Christian et le labyrinthe latin de Gregers et dressa un plan d'ensemble : conserver et entretenir les anciens aménagements, refaire le jardin d'agrément à l'anglaise, et intégrer le Pré aux chevaux dans un paysage qui se fondrait avec le château et le lagon.

C'était grand. Cent soixante-dix hectares de jardin. On déplaça la route de Sakskøbing, qui passait sur la digue juste au sud du château, vers le nord sur une nouvelle digue qui reçut le nom magnifique d'*Alverdens Gang* – le Chemin de tout l'univers. On dragua le lac aux Roseaux et l'on y aménagea au milieu une île de deux hectares couverte de massifs – *l'Aménagement* – où l'on plantait chaque année treize à quinze mille plants. À l'ouest du château, près de l'allée de marronniers, on créa un potager-verger de cinq hectares et demi, entouré d'un mur de granit finement clivé, avec palmarium, serre à vigne, serre à pêcheurs et, au centre, un château d'eau de douze mètres qui assurait l'arrosage de tout.

La comtesse eut sa propre île sur le lac. On l'appelle toujours l'île de la Comtesse. On peut y aller aujourd'hui, se tenir où elle se tenait et voir le château depuis l'eau comme elle le voyait : rouge et lourd et pourtant, dans la lumière du soir, souriant.

### **39. 1884 – L'Anglais et les faisans**

La première année, on tira sept faisans à Aalholm. Sept.

Le faisan était un immigré. Les plus anciens essais danois remontent à 1761, quand A.G. Moltke, à Bregentved, reçut vingt œufs de la faisanderie royale – qu'une dinde devait couvrir chez le garde forestier, et qu'on retrouva au printemps tués à coups de bec. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIXe siècle que l'oiseau prit vraiment pied dans les domaines, et deux écoles se formèrent. L'école allemande lâchait les poussins presque adultes et les gardait sous surveillance constante. L'école anglaise était plus hardie : les poussins étaient lâchés en liberté à quatre ou six semaines. Cela donnait des oiseaux plus sauvages, plus forts et meilleurs voiliers – mais cela imposait une exigence absolue. Il fallait combattre les nuisibles sans merci, sinon les poussins ne survivaient pas.

Le plus éminent praticien de la méthode anglaise au Danemark s'appelait Robert Richardson. Arrivé dans le pays en 1876, il devint en 1884 maître faisandier à Aalholm.

Il procéda avec méthode. Avec le jeune garde-chasse Frederik Saurbrey, né en 1861, il organisa l'élevage à l'anglaise et lança en même temps une chasse intensive aux nuisibles. Les résultats vinrent vite. Au bout de deux ans, le tableau annuel était de 476 faisans. De sept à 476, ce n'était pas une amélioration. C'était une métamorphose.

Nous pouvons le suivre parce que la Société danoise de chasse

– fondée justement en 1884 – publiait des tableaux de chasse dans sa revue. Pour 1887, Aalholm figure avec 206 faisans et l’ensemble du comté avec 413 sur 2 002 pièces de gibier. Seule une poignée de domaines dans tout le pays faisaient mieux cette année-là ; Frijsenborg en notait 80. En trois ans, Richardson avait hissé Aalholm du bas des listes au sommet du pays. Le faisan était si nouveau qu’en 1884 il ne figurait même pas au tableau des périodes de chasse de la loi – et il y avait déjà un marché : deux à trois couronnes le coq, une et demie à deux la poule.

Le passage de Richardson à Aalholm fut bref. En 1888, il fut appelé à Frijsenborg, le plus grand service de chasse du pays, où il finit grand veneur. Mais sa plus grande empreinte fut son élève. Frederik Saurbrey, le garde d’Aalholm, devint en 1900 chef des gardes à Bregentved, où la faisanderie prit sous sa direction une échelle industrielle – en 1929, on récolta plus de 8 000 œufs de plus de 500 poules. Une photographie d’une chasse de 1913 le montre aux côtés de Christian X. Il gagna même une immortalité littéraire douteuse comme modèle de l’implacable chef des gardes « la Bombe » dans le roman de Svend Fleuron *La Bête à faisans*.

Ainsi, quand on parle de la victoire de la méthode anglaise dans la chasse danoise, l’une des lignes principales passe droit par Aalholm : de Richardson à Saurbrey, de Lolland à Bregentved, et de là sur les domaines de Seeland.

Pour Aalholm même, les années Richardson jetèrent les bases de la culture cynégétique qui marqua la grande époque des Raben-

Levetzau : les chasses d'automne, où royautés et hôtes étrangers se retrouvaient à Lolland, et où le faisan était de droit au tableau. Qu'il y ait eu des faisans à rabattre tenait, en fin de compte, à sept maigres oiseaux de 1884 – et à un Anglais qui savait ce qu'il fallait.

## **40. 1885 – Les aigles royaux**

Le 15 mars 1885, un aigle royal fut abattu à Aalholm.

Nous le savons au jour près parce que Jonas Collin publia en 1895 son grand inventaire des oiseaux du Danemark, et que sous l'ancien nom latin de l'espèce, *Aquila fulva*, figurent localité après localité – et au milieu de la liste : « À Aalholm le 15 mars et le 24 oct. 1885 (Rev. de chasse) ». La source est la Revue de chasse danoise. Et une révision moderne de toutes les observations rares antérieures à 1965 lève le doute : les deux oiseaux sont classés « sk ». Abattus.

Ce n'était pas un rapace ordinaire. L'aigle royal est parmi les plus grands d'Europe, avec une envergure de plus de deux mètres et un poids pouvant atteindre six kilos, et il se nourrit de lièvres, d'oiseaux et d'animaux de taille moyenne – autrement dit exactement de ce qu'un service de chasse appelait son gibier. Les dates correspondent au schéma migratoire : les aigles royaux scandinaves arrivent au Danemark en visiteurs d'hiver en octobre-novembre et repartent vers mars. Il s'agissait probablement d'errants venus du nord, non d'une population

locale.

Imaginez la scène. Un immense rapace sombre plane sur la plaine de Lolland après des semaines de voyage. Aujourd'hui, on sortirait les jumelles. En 1885, on sortit le fusil.

Il est tentant de demander comment on a pu. Mais c'est mal comprendre 1885. Sur les grands domaines de l'époque, la nature était grossièrement divisée entre ce dont on voulait davantage et ce qui entraînait en concurrence. Lièvres, perdrix et faisans devaient être favorisés. Renards, mustélidés, corneilles et rapaces devaient être tenus en respect – « nuisibles », qu'un service de chasse professionnel avait le devoir de combattre, et sur bien des domaines les primes pour rapaces tués faisaient partie du salaire des gardes. La Société danoise de chasse, fondée l'année précédente, l'avait carrément à son programme : le colvert protégé en période de reproduction – et les rapaces exterminés.

Et c'est précisément à Aalholm qu'autre chose se produisait ces années-là. En 1884, Richardson était arrivé et avait bâti la faisanderie à l'anglaise, où les jeunes oiseaux étaient lâchés à quatre ou six semaines – forts et sauvages, mais particulièrement exposés à tout ce qui avait des serres. La méthode exigeait une lutte impitoyable contre les nuisibles, et lui et Saurbrey la lancèrent.

1884 : la faisanderie se met en place. 1885 : deux aigles royaux sont abattus.

Aucune source ne dit qui les abattit, ni s'ils tombèrent dans le

cadre de la campagne de la faisanderie. Il ne faut pas l'affirmer. Mais les deux événements appartiennent sans conteste à la même évolution.

Et cela recommença. Le 16 novembre 1889 : Aalholm, un aigle royal, abattu. Au moins trois aigles royaux en moins de cinq ans.

Il y a là un paradoxe. Beaucoup des oiseaux que connaissaient les naturalistes de l'époque, ils les connaissaient parce qu'ils avaient été abattus, envoyés au taxidermiste, naturalisés et notés dans les revues de chasse. La destruction de la nature devint la source du savoir sur elle. Frederik Christian avait collectionné les oiseaux pour les comprendre. Les gardes de ses descendants les tuèrent pour protéger les faisans – et en firent ainsi de la science.

En 1922, les rapaces furent protégés en période de nidification ; en 1967, protégés toute l'année. En 1999, un couple d'aigles royaux mena pour la première fois avec certitude des jeunes à l'envol au Danemark. Si un aigle royal planait demain sur les bois d'Aalholm, aucun garde ne serait envoyé chercher le fusil. Les gens s'arrêteraient. Des ornithologues feraient des kilomètres pour l'apercevoir.

Trois courtes notices dans la Revue de chasse danoise racontent un tout autre rapport entre l'homme, la chasse et la nature – et combien ce rapport a changé depuis.

## **41. 1885–1889 – Quand le château reçut son visage**

En 1885, il déplaça la ferme. Un kilomètre et demi vers le nord, loin du château, plus près des champs : un ensemble entièrement neuf avec logement du fermier, bâtiment des élèves, laiterie, grange, écurie et étable, le tout dessiné d'une main sûre qui – tout l'indique – était celle de l'architecte Hans J. Holm. L'ensemble rappelait la Halle brune aux viandes de Copenhague, que Holm avait construite dix ans plus tôt. Il brûla en 1907, tout sauf le logement du fermier, et fut rebâti à l'identique. À l'emplacement de l'ancienne ferme vint une cour d'écuries pour les vingt chevaux de selle et d'attelage du comte, et une remise pour les élégants équipages.

Et puis, en 1889, commença la grande œuvre.

Hans J. Holm était professeur, historiciste et amoureux du Moyen Âge. Il aimait tant le Moyen Âge qu'il en inventait là où il en manquait. Il se tenait dans la grande cour d'Aalholm et regardait le rectangle que le roi avait tracé au XIII<sup>e</sup> siècle, et il voyait ce qu'il pouvait devenir.

Il divisa la cour. Des ailes transversales à grandes tours carrées coupèrent l'ancien rectangle en deux cours fermées. Une large allée conduisait au centre du nouvel ensemble symétrique, où une vaste cour d'arrivée dotée d'une imposante tour d'escalier accueillait le visiteur. Toute la nouvelle façade sud et les deux cours reçurent tout ce que l'historicisme pouvait emprunter au Moyen Âge : fenêtres en plein cintre et en ogive, balcons, oriels,

lucarnes couvertes de cuivre, maçonnerie en encorbellement, pignons à redents, toits de tuile et d'ardoise, colombages à consoles sculptées. L'aile nord reçut une pittoresque « poivrière » et un oriel à colombage. Le mur extérieur de l'aile ouest, de nouvelles et grandes meurtrières par lesquelles personne ne tirerait jamais.

L'observatoire de Frederik Christian fut supprimé. L'astronome dut céder à l'esthétique.

Sur la façade, Holm plaça le sceau de l'université de Copenhague et le millésime 1232 – pour la fondation supposée du château sous Christophe Ier, et pour donner au lieu un poids que nul ne pût contester. C'était un récit héraldique taillé dans la pierre : l'histoire princière du Moyen Âge et le savoir de la Renaissance, réunis à Lolland.

À l'intérieur, tout était mis en scène comme un théâtre. Les hôtes entraient dans la cage d'escalier aux marches de marbre et aux lambris de chêne et étaient accueillis par les notes d'un orgue intégré. Le vestibule était médiéval : maçonnerie, arcades, colonnes, poutres peintes. L'aile nord était une suite d'apparat : cabinets élégants, salle à manger, grande salle, salle de bal – chaque pièce plus belle que la précédente, avec imitation de cuir doré aux murs, damas, parquets marquetés, portes à deux vantaux aux poignées de laiton, boiseries sculptées, riches stucs de plafond. Une enfilade de chambres d'hôtes à lits à baldaquin et mobilier ancien attendait les hôtes de marque du comte, la famille royale en tête.

Et pendant les travaux, les maçons trouvèrent quelque chose. Sous le badigeon de la salle est de l'aile nord : le nom de Frédéric II. Celui de la reine Sophie. Ceux des conseillers. Et en bas, avec bonnet de fou et chope, Christoffer Koryot.

Le bouffon avait attendu trois cents ans, et il y avait enfin de nouveau une fête.

Les antiquaires de la postérité hochèrent la tête. Beaucoup avait été démolì, davantage remanié au point d'être méconnaissable, et le caractère médiéval authentique du château s'en trouvait gravement affaibli. Mais les hôtes de l'époque en eurent le souffle coupé. Holm avait créé un ensemble pompeux d'une splendeur presque princière, et hormis Frijsenborg, aucun manoir danois ne pouvait rivaliser avec Aalholm. L'époque ignorait la protection des monuments. Il s'agissait de recréer. Et cela réussit.

## **42. 1890 – La chasse à courre qui n'eut jamais lieu**

Au milieu de la forêt de Roden se trouve un lieu qui, sur une carte, paraît trop géométrique pour appartenir à la nature. D'une place ronde, la Rotonde, huit allées rectilignes filent à travers le bois comme les rayons d'une roue.

C'est la forme classique du paysage de chasse à courre. Le système permettait aux cavaliers de se déplacer vite dans de grandes forêts en gardant la vue d'ensemble ; depuis les étoiles, on pouvait suivre du regard, le long des longues perspectives,

chiens et gibier. Ainsi furent tracées les célèbres forêts de chasse royales d'Europe aux XVIIe et XVIIIe siècles, et les forêts de chasse à courre du nord de la Seeland sont aujourd'hui inscrites au patrimoine mondial de l'UNESCO pour cette géométrie même.

Et Roden y ressemble aussi. La question naturelle a donc toujours été : chassait-on à courre à Aalholm ?

Probablement pas.

L'historien de la chasse Jesper Laursen est d'une clarté inhabituelle : quand Roden fut aménagé en parc à gibier vers 1890, l'étoile fut tracée – mais elle ne semble avoir eu aucune fonction pratique. Elle avait une valeur symbolique. Roden n'est pas un vestige des chasses royales du XVIIe siècle ; l'aménagement est de deux siècles plus jeune. Quand les allées furent percées, la chasse à courre était abolie dans les forêts de la Couronne depuis plus de cent ans. On choisit néanmoins, à Aalholm, de créer un paysage qui lui ressemblât.

Pourquoi ?

L'homme d'Aalholm en ces années était Frederik Raben-Levetzau, le futur ministre des Affaires étrangères, rentré de ses années de diplomatie en 1881. Et l'année suivant son retour, il participa à un événement resté célèbre dans l'histoire de la chasse danoise : la grande chasse à courre de Frijsenborg en 1882, où le comte Mogens Frijs avait ressuscité la chasse d'inspiration anglaise dans un style spectaculaire, avec des chiens importés, un piqueur anglais et de grandes compagnies

aristocratiques à cheval. Otto Bache l'immortalisa dans son tableau foisonnant *La fin de la chasse à courre de Frijsenborg en 1882*. Les personnages sont identifiés – et parmi eux se tient un homme en redingote verdâtre, chapeau brun et culotte blanche : le comte Frederik Raben-Levetzau d'Aalholm.

Il y avait chevauché lui-même. Huit ans plus tard, Roden recevait son étoile.

Il n'existe aucun document où le comte écrit qu'il veut sa propre étoile de chasse. Jusque-là, rien ne peut être prouvé. Mais la chronologie est difficile à ignorer, et si le lien est juste, Roden est quelque chose de raffiné : le comte ne voulait pas nécessairement la chasse. Il voulait le paysage de chasse. Dans les années où Holm transformait le château en théâtre médiéval, une étoile de chasse à courre dans sa propre forêt était une déclaration – ceci était un grand domaine.

Un détail garde l'interprétation honnête. L'étoile fut tracée en même temps qu'une modernisation de la forêt : maisons de gardes, exploitation rationnelle, et de longues allées droites utilisables pour le transport, les travaux forestiers et comme pare-feu. Le pratique et le symbolique ne s'excluent pas.

Et au milieu se tient le forestier Carl E. Kann, en poste de 1875 à 1918, responsable des bois pendant toute la refonte. On lui éleva une pierre commémorative après son temps. Où ? À la Rotonde. Au centre de l'étoile. Il est tentant de voir en lui l'homme du réseau d'allées. Mais nous savons seulement qu'il était forestier, et que l'étoile date de son temps.

Si Roden avait été le centre de grandes chasses à courre, elles auraient dû laisser des traces : meutes, cavaliers, invités, récits, tableaux. À Frijsenborg, on les a peintes. À Aalholm, personne n’a rien trouvé. Pas de chasse célèbre. Pas de meute. L’étoile elle-même demeure. La chasse manque.

Huit allées partent toujours de la Rotonde. Tout est disposé comme si les cavaliers pouvaient surgir au galop à tout instant. Mais ils ne vinrent apparemment jamais. Aalholm eut son étoile de chasse à courre – mais pas sa chasse à courre.

### **43. 1891–1908 – La liste des invités**

Ils vinrent.

En 1891, le prince de Siam séjourna à Aalholm. On peut l’imaginer : un jeune prince asiatique envoyé en Europe pour apprendre, logé dans un château de Lolland avec lits à baldaquin et orgue au vestibule, se promenant dans le parc de Frederik Christian entre chênes d’Amérique et ours naturalisés, pendant que les jardiniers plantaient quinze mille plants sur l’Aménagement.

En 1902 vint le couple princier – le futur Christian X et la princesse Alexandrine – pour quatre jours de novembre. Il y eut chasse. Il y eut dîners. Il y eut salle de bal, orgue et cuir doré.

En 1906 vint le roi lui-même, Frédéric VIII.

Et en 1908 vinrent les deux hommes dont la rivalité allait, six ans plus tard, mettre le feu au monde : l’empereur Guillaume II

d'Allemagne et le roi Édouard VII d'Angleterre. Dans le même château. Dans le même parc. On les voit : l'empereur avec sa moustache relevée et son bras atrophié qu'il cachait toujours, et le corpulent roi d'Angleterre avec son cigare, marchant entre les colonnes latines de Gregers et parlant de quelque chose qu'aucun des deux ne pensait. La cage d'escalier de Hans J. Holm les accueillit aux sons de l'orgue. Koryot regardait depuis le mur.

Le comte recevait tout cela. C'est à quoi Aalholm avait été bâti.

Mais Aalholm n'était pas tout ce qu'il avait. Le recensement du 1er février 1906 indique que le château était ce jour-là habité par exactement une personne : la gouvernante. Le comte était avec son fils à Copenhague, Amaliegade 17 – si près d'Amalienborg qu'il se tenait pratiquement sous la gouttière du roi – avec quatre valets, trois femmes de chambre, une fille de cuisine, le cuisinier, la femme du cuisinier et un apprenti cuisinier, douze domestiques en tout. La comtesse était « à l'étranger » avec ses deux filles et sa femme de chambre, sans doute à la villa Beaulieu, à Cannes.

À la ferme, un kilomètre et demi au nord, vivaient ce même jour quarante-quatre personnes : le fermier et sa famille, l'intendant, les filles de laiterie, le cocher, le chef de grange, les valets, les vachers, un journalier avec femme et enfants. Cent vingt vaches, quarante-cinq jeunes bêtes, six taureaux, vingt-sept chevaux. L'été, dix Polonaises dans les betteraves.

C'était Aalholm au tournant du siècle : un château avec une gouvernante et une ferme avec quarante-quatre âmes. Des maîtres à Cannes et Amaliegade. Et sur l'île du lac aux Roseaux, quinze mille fleurs que personne ne voyait.

#### **44. 1901 – La ville commence son journal**

Au seuil du XXe siècle, un homme de Nysted se fixa quelque chose d'inhabituel : décrire toute sa ville telle qu'elle était – rues, maisons, entreprises, habitants – puis tenir registre de tout ce qui se passerait ensuite.

Il s'appelait C.A. Hansen, et il était le médecin de la ville. Son premier volume n'était pas un livre d'histoire, mais quelque chose de plus précieux à sa manière : un état des lieux. *Status 1901* – un instantané du bourg au bord du lagon, au moment même où le vieux monde allait rencontrer le nouveau. La ville n'avait encore ni chemin de fer ni château d'eau, mais elle avait son port, ses maisons de marchands, son vieil hôtel de ville et cinq bons siècles d'histoire derrière elle. Faire le point avant de commencer un journal était un trait de génie : tout ce que les chroniqueurs suivants noteraient comme changement pourrait se mesurer à l'image de 1901. C'est la réponse de l'histoire urbaine au relevé de référence des archéologues avant le premier coup de bêche.

Puis le journal commença. Hansen le tint lui-même à partir de 1902 ; en 1927, Johs. Grønbech Jørgensen prit la plume,

et la Chronique de Nysted passa ainsi de main en main tout au long du siècle, jusqu'à ce que le dernier chroniqueur, John Voigt, la pose en 2006. Deux guerres mondiales, l'arrivée et la disparition du chemin de fer, les fortunes changeantes du port, commerces, familles, fêtes et accidents – consignés au fil de l'eau par des gens qui étaient au milieu. Une chronique tenue au rythme des événements ne sait pas comment l'histoire finit, et c'est précisément pourquoi elle retient les détails que la postérité oublie.

Pour Aalholm, c'est un coffre au trésor d'un genre particulier : le château vu de la ville. Château et ville sont entrelacés depuis le XIII<sup>e</sup> siècle – la ville qui grandit à l'abri du château, en fut affranchie en 1409 et le prit d'assaut en 1534 – et au siècle de la chronique l'entrelacement se poursuit sous de nouvelles formes : le château comme employeur, seigneur, voisin et curiosité. C'est la chronique qui nota ce que coûta la Villa Marina de Munch. Ce sont ces chiffres, prix, noms et dates, maison par maison et année par année, qu'aucune autre source ne conserve.

L'original est aux archives d'histoire locale de Nysted, qui ont numérisé l'ensemble. L'idée d'un homme en 1901, portée par des bénévoles pendant cinq générations. Et il y a peut-être une invitation discrète dans le fait que le journal s'est arrêté en 2006. La chronique de Nysted attend son prochain chroniqueur.

## **45. 1905 – Le ministre des Affaires étrangères**

En 1905, le comte devint ministre des Affaires étrangères.

Ce n'allait pas de soi. Le gouvernement de J.C. Christensen était un gouvernement Venstre, le gouvernement des paysans, et Raben-Levetzau était un homme de droite de cœur, propriétaire terrien, chambellan, membre du conseil de la Landmandsbank. Mais le Danemark avait besoin d'un ministre des Affaires étrangères avec une vue internationale et des langues en bouche, et il n'y en avait guère chez Venstre. Le comte avait été à Vienne et à Paris. Il avait été commissaire général de la participation danoise à l'Exposition universelle de Paris en 1900. Il était vice-président de la Société de géographie, trésorier des ordres, et depuis plus de dix ans président de la commission de construction du nouveau Christiansborg – il bâtissait donc des palais à Copenhague pendant que Holm bâtissait à Lolland.

Il devint donc ministre.

Trois ans durant, il tint entre ses mains les relations du Danemark avec le monde, à une époque où l'Allemagne grandissait, où le Jutland du Sud était encore allemand et où chaque phrase diplomatique devait être pesée. Puis vint le scandale Alberti de 1908 : le ministre de la Justice, qui avait détourné des millions, se livra, et le gouvernement vacilla. Raben-Levetzau se retira. Le gouvernement tomba.

Il ne revint pas à la politique. Hormis la présidence du conseil paroissial de Nysted – il fallait bien tenir sa propre ville – il

s'en tint au château, aux jardins, aux hôtes et à ses nombreuses charges.

Parmi ces charges, énumérées dans le livre des manoirs de 1938 entre la Société de géographie et le chapitre des ordres, figure une ligne qu'on manque facilement : *Président de l'Automobile-Club du Danemark*.

Retenez-la. Elle aura son importance.

## **46. 1905 – La Norvège obtient son roi**

Le 7 juin 1905, le Storting déclara dissoute l'union entre la Norvège et la Suède. La Suède y vit une violation de l'acte d'union. Durant l'été, la marine suédoise fut envoyée à Strömstad, la Norvège mobilisa partiellement, et les négociations de Karlstad étaient sur le point de rompre.

En même temps, la Norvège devait décider ce qu'elle serait : république ou monarchie. Et si monarchie – avec qui ?

Le Storting offrit d'abord le trône à un prince de la maison royale de Suède, en geste de réconciliation. Mais le roi Oscar n'était pas disposé à accepter, et le gouvernement norvégien cherchait dès le départ une solution de repli. Elle s'appelait le prince Carl de Danemark, officier de marine, second fils du prince héritier Frederik – et marié à Maud, fille du roi d'Angleterre Édouard VII. Un roi de Norvège issu de la maison danoise aurait à la fois des racines scandinaves et des liens familiaux directs avec la grande puissance dont la Norvège

voulait le plus se rapprocher.

Mais un prince danois ne pouvait être tiré de Copenhague sans passer par le gouvernement danois. Et le ministre des Affaires étrangères de ce gouvernement était le comte de Lolland.

L'homme derrière la candidature côté norvégien était le diplomate Fritz Wedel Jarlsberg, envoyé du gouvernement norvégien à Copenhague durant l'été et l'automne 1905. Le Dictionnaire biographique danois l'écrit sobrement : Raben-Levetzau, en tant que ministre, transmet au prince Carl la demande de Wedel Jarlsberg de monter sur le trône de Norvège. Le comte d'Aalholm se tenait directement entre l'envoyé norvégien et le futur roi de Norvège.

Le 29 juin, le prince donna sa réponse conditionnelle : il était disposé – mais seulement si le roi Oscar avait définitivement refusé au nom de sa maison, si son grand-père Christian IX et son beau-père Édouard VII donnaient tous deux leur accord, et seulement une fois que la Norvège et la Suède auraient réglé la dissolution elle-même.

Raben-Levetzau avait en même temps une autre considération : la Suède. Si le Danemark aidait la Norvège avec trop de zèle à obtenir un roi danois, on risquait d'empoisonner les relations avec Stockholm pour une génération, et un petit État avec l'Allemagne dans le dos ne pouvait se permettre d'ennemis au nord. Le comte s'employa donc en même temps à modérer les exigences suédoises pendant la crise – notamment l'exigence de démantèlement des forteresses frontalières norvégiennes,

le point le plus brûlant de Karlstad. C'était de la diplomatie classique : le Danemark voulait un prince danois sur le trône de Norvège, mais ne pouvait laisser la Suède percevoir le résultat comme une victoire danoise.

Le 26 octobre, le roi Oscar renonça à la couronne de Norvège. La voie était libre – mais le prince ne voulait pas recevoir une couronne des seuls diplomates. Il y avait des républicains en Norvège, et les rumeurs atteignaient Copenhague. Carl voulait le oui des Norvégiens. Le Premier ministre Michelsen aurait préféré éviter un référendum ; le ministre danois des Affaires étrangères, la maison royale danoise et surtout le prince lui-même le voulaient. Michelsen dut céder.

Les 12 et 13 novembre 1905, les Norvégiens votèrent. 259 563 oui, 69 264 non. Le 18 novembre, le Storting élut à l'unanimité le prince Carl roi de Norvège. Le télégramme fut remis à Copenhague le soir même, et la réponse du prince arriva trois heures plus tard : il acceptait, prenait le nom de Haakon VII et donnait à son fils le nom d'Olav. Le 25 novembre, le nouveau couple royal fut accueilli sous la neige et le brouillard à Drøbak.

Haakon régna cinquante-deux ans. Il tint tête aux Allemands en 1940 et devint le roi le plus aimé de son pays. La maison royale de Norvège qui siège aujourd'hui commence avec lui. Et dans le processus diplomatique qui conduisit le prince danois de Copenhague à Kristiania, on trouve aussi le nom de l'homme d'Aalholm.

## **47. 1908 – Le comte va chez le roi**

Le mardi 8 septembre 1908, le gouvernement se tenait à la Douane de Copenhague pour accueillir l'impératrice douairière Dagmar et la reine Alexandra d'Angleterre. Pendant que les ministres attendaient les hôtes royaux, le ministre de l'Intérieur apprit au chef du gouvernement que le ministre de la Justice, Alberti, s'était livré à la police pour escroquerie et faux. J.C. Christensen parla dans son journal d'un coup de tonnerre. Il n'osa le dire à Frédéric VIII en pleine réception et pria le roi Georges de Grèce, frère du roi, d'annoncer la nouvelle sur le chemin du retour.

Alberti avait détourné quinze millions de couronnes – une somme qui aurait pu acheter tout Lolland. Et le scandale frappait Christensen deux fois, car il avait la même année fait prêter par le Trésor un million et demi à la caisse d'épargne que présidait Alberti.

De la Douane, les ministres allèrent droit en conseil. Christensen souleva lui-même la question de la démission. Deux le soutinrent, dont le ministre des Affaires étrangères, le comte Raben. Les autres étaient contre : une démission pourrait passer pour un aveu de complicité et nuire au crédit du Danemark. Le gouvernement décida de rester jusqu'à la réunion du Parlement.

Raben n'était pas satisfait. Le vendredi 11 septembre, Christensen nota que le comte avait des réserves tant sur les lois de défense à venir que sur la situation politique, et qu'il avait

parlé de partir. Le soir même, une lettre arriva : il souhaitait toujours démissionner.

Le samedi 12 septembre, à neuf heures et demie, les deux hommes étaient face à face au ministère. Raben maintenait son souhait, mais voulait d'abord parler au roi pour savoir s'il devait partir. Christensen comprit que les deux se reparleraient en tout état de cause avant que le comte ne décide. Puis Raben assista au conseil de dix heures et à l'audience du roi Georges à onze heures et demie, où le roi de Grèce se déclara d'accord pour que le gouvernement reste.

Vers une heure, le secrétaire du cabinet entra chez Christensen. Le roi voulait lui parler entre deux et trois. Le comte Raben avait demandé sa démission et l'avait obtenue. Pendant qu'ils parlaient, un messenger apporta la lettre du comte.

Christensen était outré. En allant chez le roi, il croisa par hasard Raben dans la rue. Ils échangèrent quelques mots et se quittèrent, selon le journal, assez brusquement.

Frédéric VIII était dans ce que Christensen appela un état nerveux. Le roi annonça la démission de Raben – et demanda maintenant celle de tout le ministère. Suivit un long discours sur Alberti, sur le prêt, sur la question de la défense. Et là surgit un autre conflit : Raben et Christensen étaient en désaccord sur la fortification de Copenhague. Le roi dit que le comte pourrait rester au gouvernement si Christensen proposait quelques forts sur une ligne sud, de la baie de Køge à Roskilde.

Christensen dit non. Et tomba la phrase qu'on cite depuis : il ne

pouvait tout de même pas acheter le comte Raben pour quelques forts.

Le gouvernement expédia les affaires courantes quelques semaines ; le 12 octobre, il démissionna, et Neergaard en forma un nouveau. Raben ne redevint pas ministre. Christensen dit au parti que le comte avait agi sur un malentendu, mais de bonne foi – et ajouta qu’il était d’autant plus étrange que Raben lui-même s’imaginât faire partie du prochain ministère.

Pourquoi était-il devenu ministre ? En 1905, c’était un choix surprenant – homme de droite, sans base politique, avec une carrière diplomatique vieille de vingt ans. Le motif de Christensen est inconnu. Vu ainsi, 1908 est l’histoire d’un propriétaire entré en politique sans vraie base, et qui en sortit d’une manière aux conséquences plus grandes qu’il ne semble l’avoir prévu.

Alberti fut la cause. Le prêt de Christensen le rendit vulnérable. Mais c’est le comte d’Aalholm qui refusa de continuer comme avant. Il alla chez le roi. Quand il en ressortit, le gouvernement commença à tomber.

Il revint à Aalholm et à la vie d’un des plus grands propriétaires du pays. Plus tard, il siégea au conseil paroissial de Nysted. À la politique nationale, il ne prit plus part.

## **48. 1909 – Le médecin qui écrit l’histoire de la ville**

Quand Nysted fêta en décembre 1909 ses cinq cents ans de bourg, le conseil municipal décida que l’anniversaire serait célébré par un livre. Celui qui l’écrivit fut le médecin de la ville.

Carl Adam Hansen, docteur en médecine et physicien diocésain, médecin de Nysted pendant une génération et conseiller municipal dix-huit ans – et le même C.A. Hansen qui, huit ans plus tôt, avait fondé la Chronique de Nysted. Il accepta la tâche avec une modestie toute lollandaise. La préface s’excuse : l’ouvrage aurait dû être écrit « par un historien de métier », et Nysted « a toujours été une modeste petite ville ». On peut dire sans risque qu’il se trompait sur la valeur de son propre livre.

En deux endroits, il sauve des sources qui seraient autrement perdues. Le manuscrit du sacristain Wejer de 1761 sur les épitaphes de l’église avait été prêté par les archives du presbytère et jamais rendu – « heureusement j’en avais fait un extrait détaillé », écrit sèchement le médecin. Et l’acte de naissance de la ville, la lettre d’Éric de Poméranie du 7 décembre 1409, avait disparu dans l’incendie de l’hôtel de ville en 1654 ; Hansen se rendit à la Bibliothèque royale, copia la lettre d’après la transcription de Resen et en imprima tout le texte : la liberté de « tous liens, travail et impôt ... envers notre château d’Aaleholm ».

Pour le château, le livre est un trésor, et trois trouvailles se détachent.

La première est une héroïne. Le livre raconte 1658 en entier : quand un détachement suédois pénétra à Aalholm pour contraindre le secrétaire Iver Nielsen, « qui passait pour un homme riche », à livrer son argent, sa femme Johanne Lerche, fille de pasteur de Nysted, survint avec un tisonnier rougi – et défendit son mari si vaillamment que l’ennemi dut fuir. Entre-temps, on avait alerté la ville, et à la porte les Suédois tombèrent sur des bourgeois en armes. La femme du secrétaire qui mit en fuite les soldats de Charles Gustave avec un ustensile de cuisine rougi au feu. On peut encore voir le couple : leur portrait avec les huit enfants est dans l’église de Nysted.

La deuxième est un château vide. Sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, le livre indique que le jeune comte Christian « habitait la ferme d’Aalholm, le château étant inhabitable pour cause de vétusté ». Le château médiéval était délabré et vide au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle – l’arrière-plan direct de la reconstruction d’Otto Ludvig. Et le cycle entre château et ville gagne un fil de plus : dès 1551, les briques du couvent des Frères mineurs démolis avaient été réemployées à Aalholm. Le couvent que le château avait protégé pendant 250 ans finit, littéralement, dans ses murs.

La troisième est 1864 et la paille sur la route.

Le livre conserve aussi le délicieux épisode de 1848, où le comte Raben offrit à la ville sept à neuf petits canons pour la redoute – les « têtes de chat », qui saluaient encore en 1909

l'anniversaire du roi – tandis que le président des représentants de la ville trouvait la lettre d'accompagnement du comte « d'un ton sarcastique et blessant ». Gregers était Gregers, même face au conseil municipal.

Le livre s'achève où commence l'avenir : « La ligne de chemin de fer vers Nykøbing est jalonnée, et dans un an ou deux nous aurons le train. » Nysted en 1909 : 1 457 habitants, 70e des 76 bourgs du royaume, mais avec cinq siècles d'histoire, une grand-rue poétique et peut-être le plus beau voisinage du pays. La dernière ligne de Hansen est le toast de la ville : « Puisse Nysted aller vers un avenir clair et heureux ! »

Aarestrup avait été médecin à Nysted et avait écrit des poèmes. Hansen fut médecin et écrivit l'histoire. Il y a dans cette ville une lignée de médecins qui ne pouvaient se contenter de guérir.

## **49. 1913 – Le roi arrive**

En octobre 1913, Christian X vint à Aalholm, et le précepteur le vit de sa fenêtre.

C'est l'un des plus beaux récits que possède le château : ni du comte, ni du roi, mais d'un jeune homme engagé pour instruire les enfants, qui se tenait à sa fenêtre et notait ce qu'il voyait. L'automobile du roi sur la digue. Les domestiques en rang. Le comte en uniforme avec ses décorations. Le roi, grand et raide comme un piquet, qui descendait et saluait. La musique. Les drapeaux. Les gens de la ville alignés le long de la route, saluant

un roi venu chasser.

Le personnel du château cette année-là a été photographié : rangées de valets, femmes de chambre, cuisiniers, jardiniers, cochers, alignés devant la façade sud de Holm dans leurs plus beaux habits, avec un visage qui dit qu'ils savaient de quoi ils faisaient partie.

C'était l'apogée. Aalholm en 1913 était tout ce que Frederik Raben-Levetzau avait voulu : une résidence de rang international, avec le roi pour hôte, le parc dans toute sa splendeur, et assez de personnel pour tenir le tout en l'air.

Et l'année suivante, la guerre commença.

## **50. 1915–1921 – La facture, deuxième fois**

La première chose que la Grande Guerre prit à Aalholm, ce furent les jardiniers.

Le Danemark était neutre, mais le monde ne l'était pas, et le prix de tout monta, et les hommes partirent vers d'autres travaux, et la grande maisonnée qu'exigeaient les jardins, les bâtiments et les réceptions ne put plus être maintenue. Comme dans toutes les autres résidences, les jardins gourmands en soins furent les premiers sacrifiés. Le maître mot fut la simplification. Les quinze mille fleurs de l'Aménagement diminuèrent. Le Système s'embroussailla. Le grand potager devint une exploitation maraîchère qui devait rapporter au lieu de coûter.

En 1915, le téléphone sonna à Aalholm. À l'autre bout : le

début de la vente des Antilles danoises aux États-Unis. L'ancien ministre fut consulté, et le Danemark vendit ses îles tropicales pour vingt-cinq millions de dollars. C'était le genre d'appels que recevait Aalholm en ces années.

En 1918, on bâtit la Maison des Ours – une maison dans le parc, nommée d'après les ours du comte fou, qui s'y trouvaient toujours. En 1919, une fille se maria, et il y eut noce au château, la dernière des grandes. La comtesse était anglaise d'esprit et créa, dans le petit secteur près de Nysted, son propre morceau d'Angleterre – l'École anglaise, disent les sources.

Et puis vint l'abolition des majorats.

Le Parlement vota la loi en 1919. Les comtés – celui d'Emerentia, tous les autres, tout le système de terres liées qui avait soutenu la noblesse deux cents ans – devaient être dissous. La terre deviendrait propriété libre contre une redevance à l'État et la cession de terres pour de nouvelles petites exploitations.

Pour Aalholm, la facture de 1921 fut de 1 767 000 couronnes à l'État, 2 115 600 couronnes placées dans le fonds des successeurs, et 269 hectares cédés pour trente-cinq petites exploitations d'État et cinq parcelles complémentaires. Le comte se battit pour épargner Aalholm même et ramena la cession ici à 68 hectares ; Bramsløkke céda 131, Egholm 41, et le reste fut pris sur son domaine de Beldringe, en Seeland.

Le comté d'Aalholm cessa d'exister. Le château n'était plus qu'un château. La terre n'était plus que de la terre.

Le comte avait alors soixante-deux ans et siégeait à Aalholm

depuis quarante. Il y siégea douze de plus.

## **51. 1920 – L’heure fatale des manoirs**

Au début des années 1920 parut l’un des ouvrages les plus ambitieux jamais consacrés aux manoirs danois : *Les manoirs danois vers 1920* – trois lourds volumes, près de deux mille pages, les domaines du pays décrits un par un. Aalholm eut son chapitre au tome deux.

La vraie histoire de l’ouvrage est dans les trois petits mots du titre : *vers 1920*. L’année n’était pas choisie au hasard. Avec la constitution de 1915 et la loi d’abolition des majorats de 1919, le Danemark avait décidé de liquider le dernier reste de l’ancienne société de privilèges – comtés, baronnies et majorats, les fiefs liés qui, depuis l’absolutisme, se transmettaient indivis de titulaire en titulaire. Ils devaient désormais devenir propriété libre contre une lourde redevance à l’État et la cession de terres pour de petites exploitations. Pour des familles comme les Raben, c’était la fin d’une époque.

C’est dans cette lumière que naquit l’ouvrage. Quatre hommes entreprirent de documenter le Danemark des manoirs tel qu’il se présentait au moment de la transition. La rédaction était à elle seule un tableau d’époque : Louis Bobé, le premier généalogiste du temps ; Vilhelm Lorenzen, l’historien de l’architecture ; le baron Berner-Schilden-Holsten, propriétaire au cœur d’historien ; et le baron Palle Rosenkrantz, juriste, historien des domaines

– et, incidemment, premier auteur de romans policiers du Danemark. Deux savants et deux nobles qui ensemble élevèrent un monument au monde que la loi démantelait. *Vers 1920* signifie : avant les cessions, avant les lotissements, avant que le vieux monde ne s’efface. Un relevé de référence au tournant de l’histoire – pour les manoirs, ce que le *Status 1901* de Hansen avait été pour Nysted.

Et comment allait Aalholm quand la photographie fut prise ? Comme un château au sommet de son second âge d’or. La reconstruction de Holm avait donné au château médiéval sa splendeur historiciste. La visite royale de 1913 – avec trônes, mille lampes et feu d’artifice – avait montré le vieux monde en pleine floraison. Le propriétaire, ancien ministre, comptait parmi les hommes les plus distingués du royaume.

Mais au château, on savait très bien ce que signifiait 1920 – à plus d’un titre. C’est précisément en ces années que la frise armoriée de la grande salle reçut, près des armes du Slesvig, son émouvant ajout : *jusqu’à 1864, de nouveau 1920*. La joie de la réunification et la gravité de l’abolition, peintes et vécues sur les mêmes murs dans les mêmes années. On ne saurait marquer plus nettement un tournant.

La famille resta à Aalholm trois générations encore, jusqu’en 1995 – mais à partir des années 1920 comme propriétaires au sens moderne, non comme titulaires d’un majorat. L’époque de « l’Aalholm des comtes » reçut ici sa cassure formelle, même si son cœur battit encore soixante-dix ans.

Précisément parce que l'ouvrage est un instantané, il ne vieillit pas. Il est son moment. Burman Becker 1830, le livre populaire 1869, le livre du jubilé 1909, l'ouvrage sur les manoirs 1920 : chaque demi-siècle a vu Aalholm avec des yeux neufs et l'a écrit. Ceci fut le regard des années 1920 – le dernier à avoir vu vivant le Danemark des comtes.

## **52. 1931 – Le jardin trouve son historien**

Johannes Tholle fut l'une des figures les plus singulières et les plus laborieuses de l'histoire des jardins au Danemark : jardinier et paysagiste de formation, mais surtout un écrivain infatigable qui, pendant un demi-siècle, cartographia jardins, parcs et cimetières danois dans des centaines d'articles – souvent dans les annuaires d'histoire locale, où, paroisse par paroisse et domaine par domaine, il sauvait l'histoire des jardins avant qu'elle ne s'embroussaille.

En 1931, il tourna les yeux vers Aalholm. Dans l'annuaire de la Société historique de Lolland-Falster parut « Le jardin du château d'Aalholm » – douze pages, la première véritable histoire du parc, de 1796 à 1920.

Douze pages, ce n'est pas beaucoup. Mais quand l'historienne des sciences Gerd Malling fit en 2002 le bilan de l'œuvre de collectionneurs des comtes, elle constata que l'arboretum et le jardin de Frederik Christian étaient « la seule part de son œuvre dont on se soit souvenu jusqu'à aujourd'hui » – et qu'on s'en

souvenait, on le devait pour l'essentiel à la petite étude de Tholle. Sans elle, le jardin aussi aurait glissé hors de la mémoire.

Il vint à temps. À peine une décennie après l'abolition, pendant que des gens qui avaient connu le parc dans sa splendeur tardive pouvaient encore être interrogés. Il rassembla les fils : les propres mots du comte sur « mon jardin anglais de Christiansholm », créé à l'automne 1796 ; le quartier botanique qui comptait 1 500 espèces en 1833, sans égal au Danemark, où bien des arbres et arbustes poussaient pour la première fois en terre danoise ; la description enthousiaste de la revue horticole en 1849 ; la mention du livre populaire en 1869 ; la liste versifiée de Munch en 1874 ; le rapport du jardinier en chef Larsen en 1897. Il mena le tout jusqu'au seuil de l'abolition, quand les jardiniers disparurent et que les fleurs de l'Aménagement se raréfièrent.

C'était au fond une nécrologie. Mais aussi un héritage. Les herbiers des comtes furent vendus, les oiseaux dispersés, les partitions oubliées dans une chambre de tour, le mobilier vendu aux enchères – mais le jardin ne pouvait être mis en caisses, et son histoire survécut parce qu'un homme, en 1931, s'assit et l'écrivit. Transmettre, c'est conserver. Ce qui est écrit demeure quand les objets disparaissent.

Et quelque chose de l'ancien parc vit encore. Il abrite toujours des curiosités botaniques du temps du comte – sources vivantes et vertes, plus anciennes que la plupart de ce que gardent les archives. Pour quiconque voudrait aujourd'hui restaurer le jardin,

les douze pages de Tholle, le poème de Munch et le rapport du jardinier Larsen sont la base de travail.

### **53. 1933 – Adieu**

L'Excellence mourut en 1933, après plus de cinquante ans comme maître d'Aalholm.

Le 5 juin 1933, Christian X vint à Aalholm faire ses adieux. Vingt ans s'étaient écoulés depuis que le précepteur l'avait vu descendre de voiture sur la digue. Le roi était plus vieux, plus raide, et le Danemark était un autre pays – avec la crise, le chômage, des comtés qui n'existaient plus. Mais il vint. On le voit sur la photographie : le grand roi en uniforme, entrant dans la cage d'escalier de Holm, où pour une fois l'orgue se taisait.

Le comte fut déposé dans la chapelle de l'église de Nysted, auprès d'Emerentia, d'Otto Ludvig et des autres. Neuf générations, bientôt.

Le fils ne reçut pas le titre de comte. Avec l'abolition des majorats, les nouveaux comtes avaient été supprimés ; il dut se contenter d'être baron. Johan Otto Raben-Levetzau, né en 1904, vingt-neuf ans, héritier d'un château de rang international, d'un parc de 170 hectares, d'une exploitation maraîchère, d'une ferme, d'une villa à Cannes, d'un appartement à Amaliegade – et d'une époque qui n'avait plus de place pour rien de tout cela.

Baron, comme il s'avéra, suffisait amplement.

# **CINQUIÈME PARTIE : LE BARON AUX AUTOMOBILES**

## **54. 1940–1955 – La restauration qui n’aboutit pas**

Johan Otto Raben-Levetzau avait un plan.

Il avait grandi dans l’Aalholm de son père – le théâtre d’ogives et de cuir doré de Holm – et il savait, comme quiconque avait des yeux, que ce n’était plus un château médiéval. C’était un château de 1889 déguisé en tel. Et le baron voulait retrouver le vrai.

En 1943 et 1944, en pleine Occupation, il projeta une grande restauration destinée à « camoufler les interventions brutales du père ». Les lucarnes devaient disparaître. Le parement incorrect devait être ôté. L’aile Marguerite devait être ramenée au temps de la reine. Il en réalisa une partie – l’aile Marguerite fut restaurée, quelques lucarnes disparurent, une part du faux mur tomba. Mais les temps ne s’y prêtaient pas. C’était la guerre, il n’y avait pas d’argent, et ensuite ce ne fut pas mieux.

En 1945 vinrent les réfugiés. Des civils allemands, femmes, enfants et vieillards, chassés devant l'armée russe, débarqués à Lolland par milliers. À Stubberupgaard, l'une des fermes du domaine, on tendit des barbelés, et derrière les barbelés ils vécurent des années pendant que le Danemark débattait de ce qu'il fallait en faire. Dix ans plus tard, en 1955, les enfants de la guerre arrivèrent au 34 Skansevej – une autre sorte de réfugiés, une autre sorte de soins.

Aalholm traversa la guerre comme il avait traversé toutes les autres : en étant là, en offrant de la place, en attendant.

Mais le baron n'attendait pas bien. Il n'était pas son père, le comte patient aux nombreuses charges. Ni son arrière-grand-père, le naturaliste voyageur. Il était autre chose. Il était, comme le disent les sources avec un rare sourire, *joueur*.

Et il aimait les automobiles.

## 55. 1944 – Le film

Le 31 mars 1944, un documentaire de douze minutes sortit au Palads de Copenhague, en première partie du polar *Mordets Melodi*. Il s'intitulait *Les îles danoises des mers du Sud*.

C'était la quatrième année de l'Occupation, et le film était de ceux que le Dansk Kulturfilm produisait pour rappeler aux Danois ce qui était danois : le pont du Storstrøm, qui reliait Lolland et Falster à la Seeland ; églises, manoirs, betteraves et sucreries ; la plage de Marielyst ; bacs et trains ; Maribo,

Nakskov, Sakskøbing – et Aalholm et Nysted. Le réalisateur était Bjarne Henning-Jensen, avec sa femme Astrid pour assistante, Poul Gram à l'image et une musique de Børge Roger Henriksen. Noir et blanc, seize millimètres, avec commentaire.

La caméra glissait sur le lagon, le long de la digue, vers la façade sud de Holm avec le soleil sur les murs rouges. Ce sont les plus anciennes images animées du château. Le baron avait quarante ans et venait d'entreprendre la restauration de l'aile Marguerite. Les voitures n'étaient pas encore derrière le séchoir à grain. Le parc était encore celui de Milner. On peut voir le film aujourd'hui, sur Danmark på Film, et voir Aalholm tel qu'il était, juste avant que tout le reste ne commence.

## **56. 1964–1972 – De l'essence dans le sang**

Ce n'était pas un passe-temps. C'était une vie.

Le père avait été président de l'Automobile-Club du Danemark, au temps où l'automobile était ce dans quoi roulait la noblesse et ce que les paysans regardaient bouche bée. Le fils alla plus loin. Vieilles voitures. Voitures rares. Voitures impossibles. Il les achetait au cours de voyages dans le monde entier – en Angleterre, en France, en Amérique – et les expédiait à Lolland, où on les garait derrière le séchoir à grain, dans les granges, dans la remise où avaient jadis dormi les élégants équipages du comte.

On peut imaginer l'intendant dans les années 1950 : un

homme sobre, responsable d'un domaine dont la terre a été divisée par deux et les bois vendus, et qui apprend un jour qu'une nouvelle voiture est arrivée d'Amérique, et où la mettre ? Derrière le séchoir, dit le baron. Il y en a déjà quatorze, dit l'intendant. Alors derrière les quatorze, dit le baron.

En 1964, la collection était si grande qu'elle n'était plus une collection. C'était un musée. Et le baron en fit une stratégie : Aalholm ne vivrait plus de la terre. Il vivrait des visiteurs.

En 1972, le château et le parc ouvrirent au public. Trois cents véhicules exposés. L'un des plus beaux musées automobiles d'Europe du Nord, sur une île plate du lagon de Nysted, où six cents ans plus tôt un roi avait croupi enchaîné. Les gens vinrent par milliers. Ils roulaient depuis toute la Scandinavie et l'Allemagne pour voir les voitures du baron, et traversaient ensuite la cage d'escalier de Holm, le parc de Frederik Christian et la Maison des Ours de Gregers sans bien comprendre ce qu'ils avaient vu – mais ils revenaient.

*Le baron aux automobiles*, l'appelait-on. Il le prit comme un compliment.

## **57. 1965 – L'homme qui lisait les murs**

Si les sources de la chronologie devaient couronner leur roi, le choix serait facile. Chr. Axel Jensen était le grand archéologue médiéviste du Musée national, et son chapitre sur Aalholm dans *Châteaux et manoirs danois* – écrit dans les années 1940, mis à

jour pour la seconde édition de 1965, si tard que même le musée automobile fraîchement ouvert y entra – est le texte sur lequel repose et que cite toute la recherche ultérieure.

Il fit ce que personne n'avait fait systématiquement avant lui. Il lut les murs eux-mêmes comme une source, pierre par pierre, assise par assise, et les croisa avec les chiffres secs des comptes du fief.

L'ensemble, un rectangle de soixante-quatorze mètres sur trente-cinq avec les tours d'angle dans l'alignement des murs, s'était « formé morceau par morceau, agrandi et modifié au cours de deux siècles – et le château ne fut sans doute jamais achevé ». Le plus ancien est la tour nord-ouest, aux murs de trois mètres autour de la cave voûtée en berceau où siégea le roi : XIV<sup>e</sup> siècle. Plus récents sont le mur nord et la tour nord-est, dont les briques flammées rappellent Vordingborg et sont peut-être de Valdemar Atterdag. Les caves sous l'angle sud-est de l'aile est, avec le reste d'un escalier à vis semblable à celui de l'église de Nysted, datent du début du XV<sup>e</sup> siècle – « sous toute réserve, on pourrait penser ici à Éric de Poméranie comme bâtisseur ». Et la partie ouest de l'aile sud, où une salle portait des rinceaux gothiques peints d'environ 1400, portait « non sans quelque raison » le nom d'aile Marguerite. Il résolut même l'énigme des cinq tours de 1671 : la « tour sud-ouest » n'était pas une tour mais une portion de toit abaissée qui donnait à l'angle un air de tour.

Pour le XIV<sup>e</sup> siècle, il trouva un document que la chronologie

dut adopter : en 1336, le comte Chauve renonça à ses prétentions sur « dat hus to Alholme » – et il semble que le comte Jean, les années suivantes, ait non seulement fondé Ravensborg mais aussi bâti à Aalholm.

Le morceau de bravoure du chapitre est le chantier de 1578–1588, reconstitué d’après les comptes du fief. On démolit une maison de pierre du couvent de Nysted pour ses matériaux. Le gouverneur Hak Ulfstand fut exempté trois ans de 500 thalers de redevance à charge de payer lui-même maçons et charpentiers, pendant que le roi fournissait bois, fer et cent lasts de chaux. La chaux venait de Mariager, le bois de pin de Gotland. Et quand le couple royal inspecta en 1585 l’ouvrage achevé – la visite que le bouffon immortalisa sur le mur – il y eut, comme le formule sèchement Jensen, « peut-être par suite des conversations pendant la beuverie, un nouveau contrat » : Ulfstand devait à ses frais surélever de 3,77 mètres au-dessus des toits les tours inachevées. Mais Frédéric II mourut en 1588 avant la fin des travaux – et c’est pourquoi la tour ouest manque aujourd’hui encore de son dernier étage, tandis que la tour est domine. Le couple de tours dissymétrique du château est un monument à la mort d’un roi au milieu d’un chantier.

Il osa aussi juger. La reconstruction de Holm de 1889 est décrite loyalement dans tous ses détails, mais le verdict est tranchant : une demeure luxueuse « convenant au ministre des Affaires étrangères du pays et faite pour de grandes fêtes – tout à fait dans le style international », qui « aurait pu tout aussi bien

se trouver n'importe où sur le continent européen ». Du château royal nordique, il ne restait presque rien de visible. « Il fallut un changement de génération pour qu'on pût y remédier. » Et la réponse vint : le baron fit restaurer en 1944 l'aile Marguerite par l'architecte Helge Holm, pendant que le Musée national dégageait les fondations de la tour-porte.

Le baron lui fit visiter, sans doute, en parlant de voitures. Jensen regardait les pierres. Chacun avait sa collection. Et le chapitre s'achève là où l'on aime se tenir : « Le nouvel Aalholm sourit gaiement entre les arbres verts vers l'aimable fjord. »

## **58. 1968–1989 – Un train à vapeur, un chasseur à réaction et une cabine téléphonique**

Il ne pouvait s'arrêter.

À travers le parc du château – le parc de Milner, le parc de Frederik Christian – le baron installa un chemin de fer touristique à voie étroite avec une vraie locomotive à vapeur. La Stubberup Strand Bane, s'appelait-elle, et elle allait du musée à la plage à travers le parc, avec de la fumée à la cheminée, des coups de sifflet aux passages à niveau et des enfants penchés aux fenêtres entre les arbres exotiques.

Il acheta un chasseur à réaction réformé de l'armée et le posa sur l'aire de jeux. On imagine la conversation avec l'armée de l'air : Pour quoi faire, monsieur le baron ? Pour que les enfants

grimpe dessus. Bien, monsieur.

Il acheta l'une des anciennes cabines téléphoniques de Copenhague – ces petites guérites rondes au toit de cuivre où l'on téléphonait jadis pour dix øre – et la posa dans le jardin à l'ouest du château, où elle se tenait comme une étrangère polie entre rhododendrons et colonnes latines. Nul ne sait bien pourquoi. Le baron la trouvait drôle.

Il y eut une cafétéria. Il y eut une aire de jeux. Il y eut, en 1989, un aéroport privé où l'on pouvait s'offrir un survol du château et voir ce que le roi avait vu en 1256 : l'îlot plat, l'eau tout autour, les angles.

Et les équipes de tournage vinrent.

Dans les années 1960 et 1970, Aalholm servit de décor à une série de comédies danoises – *Halløj i Himmelsengen* et ses semblables, des films avec des dames légèrement vêtues et des imbroglios de château. La grande salle, où le bouffon de Frédéric II avait signé le mur, devint le décor de comédies de boudoir. Les caméras roulaient dans la suite d'apparat de Holm. Des actrices couraient en déshabillé dans les salles de cuir doré.

Koryot aurait compris. Il avait, après tout, attendu trois cents ans au bas du mur avec sa chope que quelqu'un rie de nouveau.

## **59. 1980 – Merete et John**

En 1980, la génération suivante prit la relève dans les faits.

John Raben-Levetzau, fils du baron, et sa femme Merete

s'installèrent et se mirent à gérer Aalholm comme ce qu'il était devenu : un musée avec un château dedans. Les voitures étaient l'attraction. Le train à vapeur roulait. Le parc était ouvert. Et dans les salles où des empereurs avaient dîné vivait maintenant une famille dont les enfants grandissaient entre le cuir doré de Holm et la cabine téléphonique du baron.

La même année, le Musée national revint, cette fois non pour lire des murs mais pour lire des gens. « Vie de manoir », s'appelait l'enquête : comment on vivait dans une résidence seigneuriale danoise en 1980, ce qui restait de l'ancien, ce qui était venu. Aalholm était l'un des exemples. Les chercheurs circulaient avec des carnets et posaient des questions, la famille répondait, et cela devint un chapitre sur une lignée essayant de donner sens à un château médiéval à l'époque de la télévision et des musées automobiles.

Cela dura encore douze ans.

## **60. La Riviera – Le chauffeur part devant**

Mais le baron n'habitait pas seulement Aalholm. Aucun d'eux ne l'a jamais fait.

Il avait une maison à Sankt Annæ Plads à Copenhague, dans le quartier où le père avait eu Amaliegade. Il avait – et c'est le détail qui dit le mieux qui il était – quarante hectares de sable au bord du fjord de Ringkøbing, dont il était tombé amoureux dans les années 1930 et où il bâtit son propre village de vacances

privé : maisons exotiques, court de tennis et piscine d'eau de mer pompée du fjord par un tuyau. Un village de vacances privé. Pour lui et ses invités. Dans l'ouest du Jutland.

Et il avait un yacht à moteur avec équipage sur la Riviera.

Quand le baron allait à Cannes, il prenait l'avion. C'était moderne, et il était moderne. Mais un baron ne peut arriver au port en taxi. Alors on envoyait le chauffeur devant – tout le chemin depuis Lolland, à travers l'Allemagne et la France, jour après jour – avec la Rolls-Royce, pour que le baron puisse être conduit avec le décorum voulu de l'aéroport au port, où le yacht attendait.

On peut imaginer le chauffeur. Un homme de Lolland en uniforme au volant d'une Rolls-Royce sur la Nationale 7, longeant les vignes et les villages français, une carte sur le siège passager et un baron à prendre dans trois jours. On peut l'imaginer à l'aéroport de Nice, casquette à la main, et le baron qui sort dans le soleil, hoche la tête, monte et dit : « Au port. »

Ce n'était pas de la folie. C'était du style. Mais du style qui coûtait.

## **61. 1989 – Obscur et treize degrés**

Pour payer, il vendit de la terre.

Les terres agricoles d'abord, puis les bois. Les ressources de base du domaine, ce qui avait porté Aalholm pendant sept siècles, partirent morceau par morceau, jusqu'à ce que l'un et l'autre

fussent à peu près réduits de moitié. Les voitures coûtaient. Le village de vacances coûtait. Le yacht coûtait. La vie coûtait, et le baron avait décidé de la vivre.

En 1989, la cave à vins partit chez Christie's.

La cave d'Aalholm était célèbre : obscure, treize degrés, une fortune en vieux millésimes, réunie par des générations de comtes qui savaient ce qu'ils buvaient. Des bordeaux des grandes années. Des bourgognes qu'on ne trouvait plus. Les sources l'appellent *le vin à un million du baron*. Il disparut en deux heures sous le marteau à Londres – bouteille par bouteille, caisse par caisse, chez des collectionneurs du monde entier qui ignoraient acheter un morceau de Lolland.

On peut imaginer le baron ce soir-là. Seul dans la cave vide, lampe en main, entre des casiers vides où la poussière gardait encore la forme des bouteilles. Il avait quatre-vingt-cinq ans. Il ne regrettait rien. Il ne regrettait toujours rien.

## **62. 1990–1991 – Le tunnel et le trésor**

Il y a un tunnel qui part d'Aalholm.

Tout le monde dans la région le sait. Il passe sous le lagon jusqu'à la ville, disent les uns. Jusqu'à l'église, disent les autres – jusqu'à la chapelle où repose Emerentia. Jusqu'à l'île de la Reine douairière. Jusqu'à Bramsløkke. Il fut creusé au Moyen Âge pour que le roi puisse fuir, ou en 1658 pour que le gouverneur échappe aux Suédois, ou par le comte fou, juste comme ça.

En 1990, on en reparla, comme tous les dix ans. Personne ne l’a trouvé. Tout le monde est sûr qu’il existe.

Mais en 1991, on trouva quelque chose de réel. Dans la tour – dans une pièce que personne n’avait utilisée depuis des décennies – dormait un trésor de partitions. La collection musicale d’Otto Ludvig, les partitions du comte patient au XVIII<sup>e</sup> siècle, cantates, sonates et danses qu’on avait jouées dans les salles d’Aalholm pendant que le petit-fils d’Emerentia attendait d’avoir les moyens d’une aile est. Deux cents ans dans le noir, et puis un jour la lumière.

Le tunnel n’existe pas. Les partitions, si. Aalholm est ainsi : ce qu’on cherche est rarement ce qu’on trouve.

### **63. 1992–1996 – Coup de marteau sur une époque**

Le baron mourut en 1992. Il avait quatre-vingt-huit ans et avait siégé à Aalholm cinquante-neuf ans.

Le fils, John Raben-Levetzau, prit la suite. Et il ne reprit pas seulement un château, un musée automobile et un parc. Il reprit des droits de succession si vertigineux qu’ils ne pouvaient être payés, et des emprunts dont les intérêts et les échéances, comme disent les sources, montaient « par-dessus les cheminées ». Le baron avait vécu. Le fils devait maintenant payer.

Il n’y avait aucun moyen. La terre était réduite de moitié. Les bois aussi. Le vin était vendu. Les voitures étaient tout ce qui restait de valeur, et elles ne suffisaient pas.

En 1995, la banque prit le domaine. Ce fut le jour où 270 ans de possession familiale commencèrent à finir.

En 1996 vint Sotheby's. Le mobilier fut vendu aux enchères : les lits à baldaquin, les tableaux, le cuir doré, les meubles anciens, toute la mise en scène de Holm pour empereurs et rois, alignés dans un catalogue avec numéros de lot et estimations. On peut l'imaginer : marchands et antiquaires parcourant la suite d'apparat catalogue en main, le prix de tout calculé d'avance, pendant que l'orgue du vestibule se taisait et que Koryot regardait du mur avec sa chope.

*Coup de marteau sur une époque*, disent les sources. C'est exact. Après plus de 250 ans dans les mains des Raben et des Raben-Levetzau, la neuvième génération dut quitter l'île plate du lagon.

La Dame blanche, dit la légende, n'apparaît que lorsque le propriétaire est sans enfant. John Raben-Levetzau avait des enfants. On peut se demander ce que pensa Emerentia ce jour-là – si elle se tenait à la fenêtre sur le lagon à regarder les camions de déménagement sur la digue, et si elle comprit que le comté pour l'éternité était fini, non faute d'héritier, mais faute d'argent.

Elle avait acheté le château 94 929 rigsdaler. Elle n'avait pas prévu que quelqu'un pût le perdre.

# ÉPILOGUE : LA QUATRIÈME CAMPAGNE

## **64. 1995–2012 – Le milliardaire qui collectionnait les châteaux**

L'acheteur de 1995 fut Stig Husted-Andersen.

C'était un homme secret, un milliardaire que personne ne connaissait vraiment, qui collectionnait les manoirs et les villas de la Strandvej comme d'autres les timbres. Il acheta Aalholm et le laissa tel quel. Il n'y habita pas. Il ne transforma rien. Le château qui avait vu rois et empereurs entra dans une sorte de sommeil – possédé, entretenu, mais sans maîtres.

Husted-Andersen mourut en 2008, et trois sœurs – ses filles – poursuivirent. En 2002, la recherche avait redécouvert les collections des comtes : l'herbier de Frederik Christian, ses oiseaux, ses fossiles, dispersés dans les musées de tout le pays, mais toujours traçables jusqu'à la tour de Lolland.

Et en 2012 tomba le dernier coup de marteau. Les voitures quittèrent Aalholm.

Les trois cents véhicules du baron, réunis en une vie, exposés quarante ans, passèrent aux enchères et furent dispersés à tous vents. La Rolls-Royce que le chauffeur avait conduite à Cannes partit sur un camion. Derrière le séchoir à grain, ce fut le vide.

## **65. 2019 – Après 2019**

En 2019, Bo Bendtsen acheta le château avec environ cinq mille hectares de terres et de bois.

C'est la quatrième grande campagne de l'histoire d'Aalholm, disent les sources. La première fut celle des rois : le château qui devait fermer le Danemark au sud. La deuxième fut celle des comtes : l'achat d'Emerentia, l'aile est d'Otto Ludvig, le parc de Frederik Christian, le théâtre de Holm. La troisième fut celle du baron : les voitures, le train à vapeur, les visiteurs. Et la quatrième est celle qui est en cours, où l'on peut louer les maisons, célébrer des mariages dans les salles, chasser dans la forêt de Roden et lire l'histoire année par année sur un site web devenu la nouvelle peinture murale du château.

Lindholm – la petite île inhabitée dans la lagune derrière Rødsand – en fait toujours partie. Les anguilles reviennent toujours à l'automne.

## 66. Aujourd'hui – Ceux qui sont restés

Johan Frille fut gouverneur d'Aalholm jadis au Moyen Âge, et les fatigues de la guerre l'avaient paralysé.

Il souffrait profondément de ne plus pouvoir monter son bon cheval. Alors il exigea que le cheval – sellé, avec bride et étriers – le suive partout. Dans les couloirs. Dans les salles. Dans l'escalier. Un homme paralysé sur une chaise et un cheval sellé derrière lui, où qu'il aille, pour qu'au moins il entende les sabots.

La légende dit que le cheval fantôme de sire Johan Frille hante toujours Aalholm. On l'entend la nuit, disent les gens : des sabots sur le dallage, dans un couloir où il n'y a pas de cheval. Il cherche son maître. Ou il le suit encore.

Christoffer Koryot est toujours sur le mur de la salle est avec son bonnet de fou et sa chope, sous le roi, la reine et tous les conseillers, et il rit d'eux tous, comme il le fait depuis 1585.

Christophe II n'est plus dans la cave. Mais les visiteurs qui y descendent remarquent un silence particulier.

Et Emerentia von Levetzau, qui acheta un château pour 94 929 rigsdaler et créa un comté pour l'éternité, fait toujours ses rondes dans les longs couloirs quand il n'y a pas d'héritier. Elle veille. Elle le fait depuis trois cents ans.

Nul ne sait si elle marche aujourd'hui. On sait que le château est là, sur l'îlot plat du lagon où l'eau salée rencontre l'eau douce, rouge et lourd et pourtant – depuis le sud, dans la lumière du soir, avec le soleil entre les arbres au-dessus des vieux murs – souriant.

Un roi se tint ici un jour et vit les angles.

La beauté vint plus tard. Mais elle vint.

*Toutes les histoires-sources, année par année, sur [aalholmslot.dk/slot/histo](http://aalholmslot.dk/slot/histo)*

# CLÉ DES SOURCES

*Les 96 histoires de aalholmslot.dk (titres en danois) et le chapitre où chacune est racontée. Tous les chapitres reposent sur les articles-sources eux-mêmes ; seules les deux entrées de 1980 (marquées †) ont été écrites d'après les seuls titres.*

## **Sous la Couronne**

- 1195 Refshaleborg · 1256 Borgen fødes → Prologue
- 1329 Forliget i Ringsted → chap. 1
- 1330 Grevens gave til præsterne → chap. 2
- 1332 Christoffer 2. i fangekælderens → chap. 3
- 1342 “Kongens grove anmasselse” · 1346 Valdemar genvinder · 1360 Hertugen holder hof → chap. 4
- 1362 Topmøde · 1366 Ålholm-traktaten → chap. 5
- 1368 Manden der talte sig fra en belejring → chap. 6
- 1376 To konger, én krone → chap. 7
- 1377 Kejseren stævner høvedsmanden → chap. 8
- 1394 Nordens mægtigste kvinde → chap. 9
- 1409 Nysted sættes fri · 1438 Hertug Barnim · 1445 Den 15-årige brud · 1454 Christian I · 1471 Dorothea får pant → chap. 10

- 1460 Enkedronningernes livgeding → chap. 11
- 1503 Kong Hans → chap. 12
- 1516 Christian II · 1526 Frederik I → chap. 13
- 1533 Bønderne dræber fogeden · 1534 Nysted stormer slottet → chap. 14
- 1538 De sidste gråbrødre · 1551 Christian III vinder tilbage → chap. 15
- 1581 Østfløjen og kongeparret på væggen → chap. 16
- 1588 Sophies kopibøger · 1594 Enkedronningens ø → chap. 17
- 1628 Krigsfanger · 1634 Troldkvinden → chap. 18
- 1658 Over isen → chap. 19
- 1658 De glemte år · 1671 Brøstfældigheden · 1725 Kongen sælger → chap. 20
- 1662 Aalholm Amt → chap. 21
- 1717 Færgemandens puddermonopol → chap. 22

### **Sous la noblesse**

- 1725 Grevernes genrejsning · 1734 Enken, drengegreven og grevskabet → chap. 23–24
- 1749 Grevens dagbog · 1775 Opdragelsesbogen · 1779 Den gamle borg bliver moderne → chap. 25
- 1765 Grevens sæler → chap. 26
- 1770 Grevens hemmelige kode → chap. 27
- 1791 Frederik Christian Raben · 1821 Gejrfuglen → chap. 28
- 1830 Antikvarerne opdager Aalholm → chap. 29

- 1838 Gregers Christian Raben → chap. 30 og 36
- 1843 Christian VIII og Caroline Amalie → chap. 31
- 1864 De tolv på kirkegården → chap. 32
- 1865 Den gale greve på Rydhave → chap. 33
- 1869 Gamle danske Minder → chap. 34
- 1874 Andreas Munch → chap. 35
- 1880 Den blinde historiker · 1881 Højesteret → chap. 37
- 1884 Fasanerne → chap. 39 · 1885 Kongeørnene → chap. 40
- 1889 Slottet får sit ansigt · 1890 Grevindens Ø → chap. 38 og 41
- 1890 Parforcejagten → chap. 42
- 1891 Prinsen af Siam · 1902 Prinseparret · 1906 Kongebesøget · 1908 Kejseren og kongen → chap. 43
- 1901 Nysted-krøniken → chap. 44
- 1905 Udenrigsministeren → chap. 45
- 1905 Norges konge → chap. 46
- 1908 Greven går til kongen → chap. 47
- 1909 Jubilæumsbogen → chap. 48
- 1913 Christian X set fra huslærerens vindue → chap. 49
- 1915 Telefonen · 1918 Bjørnehuset · 1919 Den Engelske Skole · 1921 Lensaflysningen → chap. 50
- 1920 Danske Herregaarde ved 1920 → chap. 51
- 1931 Tholle om slotshaven → chap. 52
- 1933 Christian X siger farvel → chap. 53
- 1938 Spøgelseshesten, den hvide dame og hofnarren →

- chap. 16, 24, 30, 66
- 1940 Baronen · 1945 Flygtningene · 1955 Krigens børn → chap. 54
  - 1944 Filmen om Sydhavsøerne → chap. 55
  - 1964 Rolls-Roycen bag korntørreriet · 1972 Slottet som museum → chap. 56
  - 1965 Chr. Axel Jensen → chap. 57
  - 1968 Stubberup Strand Bane · 1976 Filmholdene · 1989 Flyvepladsen → chap. 58
  - 1980 Merete og John Raben · 1980 Herregårdsliv → chap. 59 †
  - 1989 Vinkælderen hos Christie's → chap. 61
  - 1990 Den hemmelige tunnel · 1991 Nodefundet → chap. 62
  - 1992 Den sidste familie · 1995 Slægtsbesiddelsen slutter → chap. 63

### **Le présent**

- 1995 Stig Husted-Andersen · 2002 Grevernes samlinger · 2008 Tre søstre · 2012 Bilerne forlader → chap. 64
- 1996 Den store auktion → chap. 63
- 2019 Den fjerde kampagne → chap. 65